

Le Livre

appartient Du

Citoyen Montaut

Fils De L'île

De Pais & Bon

Le Brûlé
~~Le Brûlé~~
~~Le Brûlé~~

De C. H.

MES ENNUIS
O U
R E C U E I L
DE QUELQUES PIÈCES
DE POÉSIE,

*FAITES pour dissiper les ennuis d'une
solitude champêtre, mêlées de Prose, &
placées selon l'ordre de leur naissance.*

PAR M. BORDAGES, Curé d'Estancarbon,
Diocèse de Comminges



A AMSTERDAM,

Et se trouve à Toulouse,

Chez JEAN-JACQUES ROBERT, Maître-
ès-Arts de la Faculté de Paris, Imprimeur-Libraire,
près le Collège Royal,

1786





P R É F A C E.

J E fais ce qu'Horace a dit des Poètes médiocres : les dieux , les hommes , les colonnes même où sont les affiches qui annoncent leurs Ouvrages , ne peuvent les supporter.

Mediocribus esse Poëtis ,

Non Di , non homines , non concessere columnæ.

Mais si cette loi rigoureuse , quoique juste , admettoit quelque exception ; s'il étoit des circonstances où l'on dût faire grace à des vers foibles ou médiocres , les miens auroient droit d'y prétendre.

Réduit par ma destinée à une solitude champêtre aux pieds des Pyrenées , & vers les sources de la Garonne ; trop pauvre pour me procurer tous les livres nécessaires , ou d'agrément ; éloigné des sociétés capables de donner du ressort à l'ame , de l'agrandir , de l'orner ; sans protecteur , sans guide , livré à mes seules lumieres , très courtes d'ailleurs. Si au milieu de tant d'obstacles , j'avois produit un seul Ouvrage digne de l'immortalité , je le devrois au hasard le plus heureux ; ce hasard seroit encore plus étonnant , puisqu'il seroit lui-même l'effet d'un autre obstacle à la poésie , qui est l'ennui. Cette tristesse de l'ame se répand sur toutes ses facultés , & n'est guère propre qu'aux pleurs de l'élegie. Ma muse , quoique naturellement sérieuse , jusques dans les sujets enjoués , n'aime point à res ;

sembler à aucun de ces deux fous de la Grèce , qui , pour se moquer de la folie des hommes , ne cessoient , l'un de pleurer & l'autre de rire.

La corruption de nos mœurs , qui va jusqu'à l'excès , est bien digne de nos larmes , sur-tout dans une religion qui proscriit jusqu'à l'ombre du crime.

Que ne m'est-il donné d'arrêter ce torrent qui force toutes les dignes qu'on lui oppose. Mais nous n'avons que le glaive de la parole , dont le libertinage se joue , enhardi par l'impunité. C'est ce glaive qui a fermé la bouche à l'incrédulité ; si elle l'ouvre encore , ce n'est que pour répéter des extravagances qui ne méritent plus d'être réfutées sérieusement. Mon but unique fut d'abord de vaincre l'ennui ; & ce tyran , qui s'empara de moi les premières années de ma solitude , a été mon seul Appollon. Quel préjugé contre mes vers !

Il est des gens plus oisifs , qui , à les entendre , ne s'ennuient nulle part ; qui vivroient dans des sombres forêts , aussi tranquilles que dans les palais des Rois ; qui sont assez philosophes pour se suffire à eux-mêmes.

Ma philosophie ne va point jusques-là ; elle m'induit à croire que pour vivre heureux , loin de toute société , fût-on dans un désert le plus charmant , eût-on tous les livres qu'on peut désirer , il faut , ou que quelque vertu sublime nous élève sans cesse vers le Ciel , à l'exemple des saints anacorettes , ou que quelque vice nous attache à la terre , comme l'avarice , la crapule , la misanthropie , la stupidité , &c. On ne peut ni toujours lire ni toujours contempler les merveilles de la nature.

Envain des Poëtes enchanteurs nous peignent la campagne , un bois , un ruisseau avec les couleurs les plus vives & les plus brillantes. Ils n'y alloient que pour se délasser des plaisirs bruyans des Cités , & presque toujours accompagnés de quelque objet de leur passion. Le tendre Ovide , qui ne peut les imiter , se lamente , & meurt enfin de langueur , exilé loin de Rome.

Oui , Bel-Œuil , Trianon , Chantilli , Chanteloup , ces lieux enchantés qu'on nous vante tant , deviendroient ennuyeux & insupportables pour quiconque seroit contraint d'y passer seul toute sa vie. L'homme enfin réclame son semblable ; il veut des êtres qui parlent & qui pensent , & toutes les beautés de la nature & de l'art ne sauroient les suppléer.

L'ennui est inhérent à l'homme , il le porte avec lui jusques dans les ressources qu'on a inventées pour le prévenir ou pour le chasser : telles sont les sociétés , les spectacles , les jeux , la chasse , &c.

Après un certain temps , tout lasse , tout dégoûte. On peut dire de l'ennui , ce que Malherbe , après Horace , a si bien dit de la mort :

*Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre ,
N'en défend pas nos Rois.*

Mais l'ennui des Grands , où des favoris de la fortune , n'est que momentané. Sont-ils fatigués de plaisirs tumultueux de la Ville , ou dégoûtés de leur uniformité , à l'aide d'une voiture lestée & élégante , ils s'envolent dans leurs maisons de campagne , où ils ont rassemblé tout ce qui peut flatter les sens. Ils y respi-

pirent un air plus libre & plus pur, jusqu'à ce que l'ennui ou les frimats les ramenant à la Ville.

Ainsi cette variété de scènes amusantes, ce cercle éternel de visites réciproques, les tient dans une espee d'enchantement, qui fait que les heures & les jours étant trop courts pour eux, ils soupent quand le Bourgeois se couche, & se levent quand il dîne.

Malgré ce tourbillon, l'ennui perce, & va les assaillir. A cet ennui se joignent souvent des amertumes & des peines d'autant plus cuisantes, qu'ils sont plus élevés au-dessus des autres. Ce n'est guère que dans ce vuide, dans ces momens fâcheux, qu'ils ont le temps de se reconnoître, de se convaincre du néant des grandeurs humaines, & de penser à cette terrible éternité qui les attend.

Le vulgaire ignorant les appelle les heureux du siècle, parce qu'il attache le bonheur à la pompe qui l'éblouit. Un berger qui trouve sa nourriture dans le lait de ses brebis, & son vêtement dans leur dépouille; un bon payfan, un pere de famille, propriétaire d'un champ qu'il cultive de ses mains, & qui suffit à ses besoins, voilà les plus fortunés des mortels, & les seuls peut-être sur qui l'ennui n'a jamais de prise.

Si par un heureux changement (ce qui n'est pas sans exemple), ils se voyoient engagés par bienfiance à suivre le train des Grands, ils le trouveroient si gênant, si pénible, qu'ils réclameraient, l'un sa houlete & l'autre sa charrue ou sa bêche.

Moi-même aujourd'hui, me comblat-on d'honneurs & de richesses qui m'assujettiroient à l'étiquète des Grands,

à leur faste, au fracas qui les environne, je dirois à mon bienfaiteur: de grace laissez-moi dans mon hermitage, où je vis content d'un revenu très-médiocre, mais suffisant pour un individu sans ambition.

Horace ne demandoit à ses faux Dieux qu'une petite terre, un jardin, une source d'eau-vive près de sa maison, & par dessus cela un petit bois

*Hoc erat in votis: modus agri, non ita magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus jugis, aquæ fons, &c.*

Il en obtint plus qu'il n'en demandoit.

Dii melius fecere.....

Je ne demande au mien, qui est le vrai Dieu & le Dieu des Dieux, qu'une augmentation de bénéfice suffisante pour l'honoraire d'un substitut, lors seulement que les infirmités de la vieillesse, qui se font déjà ressentir, ne me permettront plus d'exercer mon ministère.

Ce n'est donc pas pour les bergers seuls ou les laboureurs que la campagne a des charmes. La plus part des grands Seigneurs s'y fixent par préférence; ils en paroissent plus grands; toutes les distinctions & tous les respects sont pour eux; ils y sont plus tranquilles; y goûtent des plaisirs plus simples & plus doux, au sein de leur famille & avec leurs amis les plus fidèles. Leur présence engraisse, embélit leurs terres, par les soins qu'ils ont d'exciter l'industrie, & d'animer les bras de leurs emphytéotes, dont ils sont les protecteurs, les bienfaiteurs, & l'idole, ou l'horreur, quand ils en sont les tyrans ou le scandale.

Par les mêmes motifs, les sages, les héros, les

a jv

grands génies préfèrent le silence des bois au tumulte des villes. C'est fans doute de ces Dieux mortels que Virgile parle , quand il dit :

Habitârunt Di quoque sylvas.

Et pour le dire en françois après un de nos Poètes...

La ville est le séjour des profânes humains ,

Les Dieux habitent la campagne.

Mais ces grands personnages ni aucun de ceux qui jouissent d'une liberté entière, ne sont pas dans mon système. Ils ont contre l'ennui des ressources que les autres n'ont pas. Je n'ai en vue que *des* solitaires forcés ; ceux qui , comme moi, sont confinés par la providence dans une campagne isolée , où l'on ne voit que des champs , des bois , des montagnes & des troupeaux , souvent plus sociables que ceux qui les menent.

Dans cette triste situation l'ennui est inévitable. L'habitude peut endurcir ou abrutir , je le veux ; on peut s'identifier en quelque façon avec les objets champêtres qu'on a fans cesse sous les yeux ; mais alors est-ce vivre ou végéter ?

Je fais qu'il y a une infinité de moyens innocens de dissiper l'ennui ou de l'égayer. Après les fonctions du ministère , qui n'occupent pas toujours , on ne fait point un crime aux personnes de notre état de sacrifier leur loisir à de petits ouvrages de menuiserie , à la chasse des oiseaux , au soin de les élever , à la culture d'un verger , d'un jardin , d'un parterre , &c. ; mais je n'avois nulle aptitude pour aucun de ces amusemens.

La musique & le son des instrumens m'auroient en-

chanté ; mais des obstacles continuels m'ont empêché de suivre mon inclination. Comme je cherchois un autre moyen de me défennuyer, plus facile & analogue à mon goût, la poésie, ou plutôt la rime vint me sourire. Je m'y livrai avec un vrai plaisir ; mais de combien d'amertume ne fut-il pas mêlé ! Combien cher me vendoit-elle ses caresses !

Le Payfan croit que le travail de l'esprit n'est rien en comparaison des fatigues du corps, que les vers, par exemple, vont se ranger d'eux-même dans le cerveau du poëte, ou qu'il les fait aussi facilement qu'un cordonnier fait un soulier, qu'un tailleur fait un habit.

J'ai bien éprouvé le contraire, moi qui ne suis point né poëte, ni n'ai su le devenir, quoiqu'on le puisse, selon Juvenal, par un heureux dépit.

Si natura negat, facit indignatio versum.

Ce que Boileau a si bien rendu par ce distique :

Et sans aller rever dans le docte vallon,
La colère suffit & vaut un Apollon.

Ce que j'avois pris pour un délassement, devint une occupation accablante. Rien de plus inégal & de plus fantasque que cette divinité imaginaire. Nous nous brouillions la plus part du temps. Je la maudissois ; je jurois de rompre tout commerce avec elle ; quand l'ennui me reprenoit, je devenois parjure, forcé de l'implorer, après l'avoir proscrite.

Enfin elle reparut avec tant de charmes, qu'il m'eût été impossible de lui résister. Ma solitude, que j'avois jusqu'alors regardée avec horreur, devint pour moi un séjour si délicieux, que j'aurois languï par tout

P R É F A C E.

ailleurs. Je bénis le Ciel de cette heureuse métamorphose.

Ce n'est pas que cette déesse fabuleuse se pliât à mes volontés ; il suffit qu'on la peigne sous les traits d'une femme pour lui supposer des caprices. Aussi je ne lui faisois ma cour que lorsque je la voyois de *bonne* ~~bonne~~ humeur. On croira peut-être que dans ces heureux momens elle me dictoit des vers sublimes, rien de tout cela : c'étoit....

Parturient montes , nascetur ridiculus mus.

La montagne en travail enfante une souris.

Mais que je fus redevable à cette petite production ! Je reconnus qu'il vaut mieux faire des ^{Riens} ~~vers~~, que de ne rien faire, dès que ces ^{Riens} ~~vers~~ sont utiles & agréables ; utiles en ce qu'ils chassent l'oisiveté, cette mere de tant de vices ; agréables, en tant qu'ils flattent l'imagination sans la corrompre. On est heureux quant on se figure de l'être ; mais mon bonheur ne fut pas de longue durée , je le perdis en le décélant. Comme je me plaisois à lire mes vers , que j'avois pour eux l'indulgence & la tendresse d'un pere pour ses enfans , j'eus la vanité de croire qu'ils feroient sur les autres la douce impression qu'ils faisoient sur moi ; on abusa de ma confiance. Des goguenards & des prudes pointilleux , sur le bruit que j'aimois à versifier , & sans autre examen , me montroient au doigt, en se disant, avec un sourire moqueur : voilà un Poëte, c'est-à-dire , selon leurs préjugés , voilà un fou , un esprit dangereux ; comme si l'on ne pouvoit pas faire à peu près autant de mal en prose qu'en vers. Je dis à peu

près, parce que la poésie est plus piquante, & se grave plus profondément dans l'ame. Si la mienne est foible, dumoins elle n'est pas licentieuse; loin de blesser les oreilles chastes, je crains qu'on ne m'accuse de trop insister sur les moralités; mais des Ecclésiastiques doivent, en écrivant & en tout, porter la retenue jusqu'au scrupule, pour ne point donner prise à la malignité.

Un Laïque est au large, il peut s'égayer sur tous les sujets, tout est de son domaine; & pourvu qu'il cache son venin sous un style brillant & fleuri, il sera sûr de plaire.

Je ne suis point jaloux de ce privilège. Pour tout l'esprit de Voltaire, pour toutes ses richesses & sa réputation, je ne voudrois pas avoir proféré les impiétés & les blasphêmes qui sont sortis de sa plume effrénée; & ce prothée, ce grand homme, ce génie vaste & aussi méchant, après avoir tourné en ridicule, foule aux pieds toutes les religions, & sur-tout la vraie, dans laquelle il étoit né, & dont il eût pu être un des plus illustres défenseurs, a eu, dit-on, la gloire de recevoir les hommages d'un corps le plus respectable & le plus savant de tout l'univers. N'est-ce pas enhardir l'irréligion, sous le beau prétexte d'honorer les talents. Qu'on me pardonne cette sortie, & je reviens à mes rimes, dont je ne fis plus un mystère.

Persuadé que l'œil d'autrui, toujours plus perçant, y découvreroit des défauts que je n'y voyois pas, je consultai au tour de moi tous ceux de qui j'esperois quelque secours; je les conjurois d'y faire main-basse, de

les traiter sans ménagement; mais dans l'idée qu'ils n'en faisoient pas plus que moi, je me désois & de leurs éloges & de leurs critiques, qui se réduisoient à peu de chose, & ce peu n'étoit pas toujours à mon gré.

J'augmentai mon inquiétude en me rappelant d'avoir lu quelque part. . . » Que sans un peu de folie

» on ne rime plus à trente ans.

Cet oracle, quoique faux, m'affligea, moi qui touchois à la fin de mon septième lustre, lorsque j'entrai dans la carrière poétique. Heureusement je m'en souvins d'avoir lu, je ne sais où, que Sophocle avoit remporté le prix de la Tragédie dans un âge très-avancé, & que Milton avoit cinquante-deux ans quand il commença son poëme. Cela me consola; mais ma consolation fut courte.

Un jour je fus si mortifié du dédain qu'un Savant témoigna pour un de mes ouvrages, dont je m'aplaudissois, que je fus sur le point de les jeter tous au feu. Un de mes amis me retint: un grand Docteur, me dit-il, peut être un mauvais juge en fait de vers, & me cita celui-ci:

Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage.

Il en est, ajouta-t-il, comme d'un champ qui n'est pas propre à toute sorte de productions, *non omnis fert omnia tellus*; il releva mon courage, & je passai d'une consolation à une autre.

J'eus l'honneur de recevoir dans ma chaumière, & d'entretenir plusieurs fois un personnage distingué par sa naissance, ses dignités, & par le rang qu'il tient dans l'empire des belles-lettres. Il en a donné des

esquisses, ou plutôt des chefs - d'œuvres , qui ont fait l'admiration de la France. Je lui présentai le même Ouvrage , en lui demandant la même grace. Il eut la patience & la bonté de le lire d'un bout à l'autre, & en me le rendant , il me dit ces paroles : Vous avez donné une tournure agréable, ^{et} intéressante à un sujet délicat & difficile à traiter. Cet Ouvrage a pour titre , *les Regrets de la France* , ou l'Éloge Funèbre de Louis XV.

Je vais citer une anecdote qui déplaira peut-être à M. de Regagnhac. Il trouvera en moi un consolateur foible , à la vérité , mais sincère. J'ignorois qu'il eût traduit en prose & en vers les Odes d'Horace ; on les porta , en ma présence , au personnage illustre dont j'ai parlé ; il courut avidement à la première Ode, *Mæcenas atavis edite Regibus* &c. & lut à haute voix :

* Sang des Rois mon appuy, ma gloire la plus chère.

Il frappa du pied & répéta deux ou trois fois le commencement de ces vers : *sang des Rois* , en frappant toujours du pied ; puis se tournant vers moi ; que pensez-vous , me dit-il , de ce début ? Il me paroît un peu emphatique , lui répondis-je , obscur , ambigu ; on ne fait qui est celui que ce sang de Rois anime. A quelque prix que ce soit , je voudrois l'entendre le nom de Mécène : il porte dans mon esprit une idée agréable que toute autre expression ne peut suppléer (1). Vous avez raison , me répliqua-t-il ; le voi-

(1) J'aimerois mieux qu'on eût dit tout simplement , Mécène , issu des Rois , mon soutien & ma gloire.

là , je vous en fais un cadeau. Je n'ai pas le cœur d'en lire d'avantage. Cadeau précieux , dont j'aurois été privé , si ce Seigneur eût eu la patience de lire seulement la Stance entière. A quels caprices le meilleur Auteur n'est-il pas exposé ! Tout Lecteur est en droit de porter son jugement sur un Ouvrage public. Le mien est que M. de Regagnhac fera tomber la plume de la main à quiconque osera entreprendre de le surpasser ou de l'égaliser. Sa traduction en prose m'a paru un chef-d'œuvre , & sa poésie pleine du feu d'Horace.

Notre sol (le Diocèse de Comminges) , a produit d'excellens Sujets pour l'Eglise , la robe , les armes , mais point d'écrivain de marque , que je sache ; point de livre d'histoire, d'éloquence, de poésie, que quelque pièce fugitive couronnée , mais en petit nombre. Ce ne sont pas les talens ni le génie qui manquent , ce sont d'ordinaire les moyens , les occasions , la hardiesse.

J'ai eu la témérité de franchir les barrières qui ont effrayé les autres ; & j'ose le dire sans prévention , que j'ai fait moi seul plus de vers que tous les Poètes de mon Pays ensemble ; si l'on me faisoit voir le contraire , je pourrois encore en opposer demi millier que j'ai abandonné à la poussière ; mon âge & ma santé ne m'ayant pas permis de les retoucher. Je fais que le nombre n'en fait pas le mérite , & vraisemblablement ceux qui vont paroître ne donneront envie à personne de voir leurs frères , dignes de l'obscurité où ils crouissent.

Je me hâte de terminer cette Préface , déjà trop

ennuyeuse , de peur qu'elle n'excède en longueur le reste de mes Ouvrages.

Enfin las de flotter entre la crainte & l'espérance , toujours inquiet sur le fort de mes vers , je me dis en moi-même : hasardons , prérons le public pour arbitre. S'il m'honore de son suffrage , j'en serai charmé , sans en être ébloui ; si j'en suis critiqué , je m'en ferai gloire , qui ne l'est pas ? S'il me loue , je m'en consolerai : mon bonheur & mon salut ne sont point attachés à l'art des vers , mais au devoir de mon état. Je les ai remplis , si non en saint , du moins en honnête-homme , avec plaisir , avec zèle , pénétré des vérités de la religion que j'annonce aux autres.

J'ai donné quelquefois le nom d'Ode à des Ouvrages qui auroient dû porter un titre plus modeste. Quant à l'orthographe & à la quantité , j'ai suivi le torrent. J'ai plus compté les syllabes que je ne les ai pées , ou que je n'ai mesuré le temps qu'il faut employer à les prononcer.

Le choix de mes sujets n'a rien de recherché ni de rare ; le hasard en a décidé. L'ennui fit que je m'accoutumai au tabac , & le tabac fut mon premier héros : c'est une bagatelle , dont j'ai fait une divinité ; je l'ai un peu fardée pour la mettre à la mode. Un tas affreux d'ossements de morts , que je vis dans un cimetière , donna lieu à mon Ode sur la Résurrection future contre les Gaducéens modernes ; ainsi des autres sujets.

J'aurois chanté sur ma foible lyre les riveaux des habitans de l'air , comme quelque chose de nouveau & d'un merveilleux inoui. J'attendois pour cela d'être

+ hier

que

plus hardi, que l'aigle, ils nous apporteroient de la lune ou de quelqu'autre planète, des nouvelles plus curieuses & plus intéressantes. J'ose croire aujourd'hui qu'ils se laisseront bien-tôt de voyager à si grands frais, & au péril de leur vie, pour la surprise & l'admiration de quelques minutes; & qu'après tous les essais imaginables, ces Icares modernes avoueront que Dieu n'a point créé l'homme pour voler.

Ces Héros aériens s'élèveroient bien plus haut, s'ils verfoient dans le sein de l'indigence, les sommes exorbitantes qu'ils prodiguent à la frivolité. Je souhaite de me tromper dans mes conjectures, pourvu que cette étonnante découverte soit un jour plus utile que funeste au genre humain.

Vaincre l'ennui a été mon but, je l'ai atteint; si j'ai eu le bonheur de plaire, d'instruire, d'intéresser, j'aurai été au delà de mes espérances.

Reussi

BORDAGES, Curé d'Estancarbon,
Diocèse de Comminges.



MES ENNUIS
O U
RECUEIL
DE QUELQUES PIÈCES
DE POËSIE,

*Faites pour dissiper les ennuis d'une solitude champêtre,
mêlées de Prose , & placées selon l'ordre de leur
naissance.*

*Sic solus repuli sylvestris tædia vitæ,
Quid nihil in terris tristius esse puto:
Verùm præ strepitu , vitii & turbine mûndi ,
Posted , dante Deo , quàm mihi lata fuit !*

ÉPITRE A MA MUSE.

CHÈRE Muse , qui fais égayer mes ennuis ,
Éternise mon rêve & l'erreur où je suis.

Loin de toi , je me sens accablé de tristesse ,

A

Avec toi, je crois être aux rives du permesse ,
 Jouant avec Horace, & le fils de Maron, (1)
 Du simple ⁺chalumeau, du luth & du clairon.
 Par ces divers accords, soit sageſſe ou folie,
 Tu m'arraches des bras de la mélancolie.
 Ma triste oisiveté s'anime à tes accents ;
 Tu changes mes fous en plaisirs innocents ;
 Ainſi fais-tu tromper cette mère des vices :
 L'or eſt moins précieux que de pareils ſervices.
 Mais n'enſle pas ton cœur de trop de vanité,
 Un ſonge gracieux n'eſt point la vérité.

Tu peux avoir charmé ma chaumière fumeuſe ,
 Et dans un cercle illuſtre être très-ennuyeuſe.
 Le beau monde a l'oreille & le goût délicat ;
 Pour lui plaire, il ne faut rien de froid, ni de plat.
 Tu veux prendre l'eſſor^t, au grand jour te produire :
 C'eſt un noble deſir, mais il peut te ſéduire.
 Tu nâquis dans les bois, fixe-là ton ſéjour :
 Souviens-toi qu'on y vit plus heureux qu'à la Cour ;
 Que pour qui fait penſer, & jouir de ſon être,
 Un Louvre ne vaut pas les ombrages d'un hêtre.
 Tu ſerois baſouée en prenant l'air des grands :
 Du geai tu fais l'orgueil, & les affrons ſanglants.
 On déteſte le fard ; ſois naïve, ingénue ;
 Loin de toi ces clochers qui menaçaient la nue ;
 Ce vermillon trompeur ; ce beau teint emprunté,
 Qui, loin de l'embellir, dépare la beauté.
 Laiſſe pour des lambris le vernis & le plâtre,

+ *Tendre*

Ou pour en décorer les filles de théâtre.
 Le sage rit du piège ; & la main qui le tend ,
 Cherche & trouve toujours quelque fou qui s'y prend.
 Mais tu languis aux pieds de la froide Pyrene , (1)
 Et tu brûles de voir les rives de la Seine ,
 Ses Vallons enchanteurs , ses superbes palais :
 Ah ! qu'ils sont différents de nos sombres forêts !
 De ces rochers affreux , toujours couverts de neige ,
 De Boïce & des Ours la retraite & le fiège.
 Phebus avec horreur regarde ces frimats ;
 Et les graces jamais n'y portèrent leurs pas.
 Flore ne produit rien sur ces crêtes arides ;
 Cérès , Bacchus , Pomone , à nos regards avides ,
 N'offrent jamais les dons qu'ils prodiguent ailleurs.
 Là jamais on n'entend les concerts des neuf-sœurs.
 Mais brave ce portrait terrible , & trop funeste ;
 Que de riches talents sous un habit agreste ,
 Faute d'occasions , demeurent enfouis !
 L'esprit & la beauté sont de tous les pays.
 Je ne t'arrête plus ; contente ton envie ;
 Je perds , en te perdant , la moitié de ma vie.
 Les ennuis reviendront s'appesantir sur moi ;
 Muse , peut-être un jour j'irai me joindre à toi.
 Tout dépend du succès ; mais quoique le ciel fasse ,
 Mon cœur partagera ta gloire , ou ta disgrâce.
 Va donc d'un jeune Roi contempler la grandeur ,
 D'un Monarque chéri qui fait notre bonheur ,
 Et l'admiration de la terre étonnée ;

Ainsi que la terreur d'Albion consternée. (1)
 Bon , juste , il veut pour tous rendre libre la mer ,
 Las de la voir gémir sous un Sceptre de fer.
 Contre Albion il s'arme , & le ciel le seconde.
 Elle ne fera plus la despote de l'onde.
 Que de flots teints de sang ! ô cruels léopards !
 Mais des objets plus doux frapperont tes regards.
 Tu verras une Reine , idole de la France ,
 Par sa beauté , sa grace & par sa bienfaisance ;
 La parfaite union de ces époux heureux ;
 Un Dauphin au berceau , l'objet de tant de vœux ;
 La plus tendre amitié , l'harmonie entre freres ;
 Et ce qui va surprendre encore tes paupières ,
 La plus brillante Cour qui soit dans l'univers.
 Mais à qui penfes-tu faire agréer tes vers ?
 Avec cet air gaulois , cette langue gascone ,
 Ce jargon qu'on n'entend qu'aux sources de Garonne ;
 Etrangere , inconnue , au centre des talents.
 Ici tu t'applaudis de quelques traits brillants ,
 D'un certain son de voix qui peut bien être louche ;
 Là , des chantres fameux te fermeront la bouche ;
 D'autres t'interrompront par le bruit des sifflets.
 Tu payras le plaisir d'avoir vu des palais ,
 D'avoir pour le fracas , & la pompe des villes ,
 Perdu le calme heureux de nos huttes tranquilles ,
 Et ce trésor sans prix , l'aimable liberté.
 J'approuve ton ardeur pour la célébrité :
 C'est l'aiguillon des arts , des talents , des sciences ;

Mais il faut des secours , des douces influences ,
 Un guide , un protecteur , un critique éclairé ,
 Severe , impartial , ferme , sans être outré .
 Nos bois sont dépourvus de ce triple avantage .
 Mais pars , vole , le sort est propice au courage .
 La licence des mœurs & l'irréligion ,
 Ont toujours fait rougir ton modeste crayon .
 On ne peut t'imputer aucune rime infâme .
 Pour l'honneur de la France un vrai zele t'enflame .
 Bien différents des Rois qu'adore l'Orient ,
 Nos Princes ont un air doux , affable , riant .
 Quand l'implacable mort nous ravit leur grand-père ,
 Ta lire consacra notre douleur amère ;
 De lugubres cyprès tu couvris son tombeau .
 Seule , dans cette nuit , tu portas le flambeau , (1)
 En mettant sous les yeux dans tes touchantes rimes ,
 Ses défauts & l'éclat de ses vertus sublimes .
 Lorsque de leur présence ils honoroient ce lieu ,
 N'osas-tu pas chanter Brione & Richelieu ?
 Muse , c'en est assez : compte sur leur clémence :
 Sans exiger de toi la plus juste cadence ;
 De tes nobles efforts ils seront trop contents .
 Quoi ! la peur a saisi tes esprits inconstants !
 L'objet de tant de vœux tout-à-coup t'épouvante !
 Adieu , Paris , Versailles ; adieu , Seine charmante ;
 De loin je vous salue , & mourrai sans vous voir
 L'âge & la pauvreté m'ôtent ce doux espoir .

(1) Personne , que je sache , n'a fait en vers ,
 l'éloge funèbre de Louis XV.

L E T A B A C.

O D E

*A Monsieur Moullin , Archidiacre & Vicaire Général
du Diocèse de Comminges.*

E N V O I.

T O I , qui fais allier avec la politesse ,
Le goût & l'enjoûment , l'esprit & la sagesse ,
Moullin , des doctes sœurs illustre nourrisson ,
Ah ! si j'avois de toi reçu quelque leçon ;
Si j'avois sur tes pas , pour embellir ces rimes ,
Du pinde radieux parcouru les deux cimes ;
Je ferois moins timide à te les dédier :
Je l'ose cependant , dussé-je t'ennuyer :
Mais non , tu chéris trop le Héros de ma Muse :
Dans un palais d'or pur tous les jours il t'amuse ;
Sur-tout dans des moments de fatigue & d'ennui ;
Puisse mes chants , Moullin , te plaire comme lui ;
Ou si trop négligés , quelque faux ton te blesse ,
En faveur d'un tel hôte excuse leur rudesse.
J'apprens dans ce moment que maître de tes sens ,
A cette déité tu n'offres plus d'encens.

O D E.

D I E U X bisarres du Parnasse,
Qui vivez du suc des fleurs,
Un Dieu nouveau vous efface,
Gardez vos rares faveurs.
Loin de votre docte cime,
L'odeur du Tabac m'anime,
Enhardit mes premiers pas;
Lui seul échauffe ma verve,
Et sans l'aveu de Minerve,
Je vais chanter ses appas.

Dans son obscure origine,
Le Tabac moins précieux,
Cachoit sa vertu divine,
A nos regards curieux;
Mais dès qu'on vint à le moudre,
Son incomparable poudre
Embauma notre odorat.
Bien-tôt une ardeur avide
Le porta, d'un vol rapide,
Dans le plus lointain climat.

Mortels, de ces nouveaux charmes,
Tous vos sens sont éblouis:
Quoi? vous bravez les allarmes,
Les hazards & les ennuis?
Dans son parfum délectable,

Quand le destin vous accable ,
 Vous retrouvez le repos.
 Heureux , si dans son usage ,
 Une main discrète & sage ,
 Le dispensoit à propos.

Plante rare , enchanteresse ,
 Inconnue à nos yeux ,
 Ta délicieuse ivresse
 Semble m'égalier aux dieux.
 Soit funeste , ou favorable ,
 Nicot , on t'est redevable
 De ce merveilleux trésor ,
 De cet aimant dont la force ,
 Dont l'insurmontable amorce
 Attire l'argent & l'or.

Sous cent ferrures , avare ,
 Tiens ces métaux éclatans.
 Au piège qu'on te prépare ,
 Résisteras-tu long-temps ?
 O Tabac ! quel sacrifice !
 Le démon de l'avarice
 Pour toi seul devient humain.
 Loin des voisins il te flaire ;
 Jamais leur pâle misère
 N'a fléchi ce cœur d'airain.

Pauvre , qui dans ta cabane ,
 Goûtois d'innocens plaisirs ,
 Quel désastre te condamne

A pousser ces longs soupirs ?
 Ah ! cette poudre charmante ,
 Par sa cherté rebutante
 Se refuse à tes besoins.
 Oui, quand la faim t'aiguillonne ,
 Cérès , Bacchus & Pomone
 Sont moins dignes de tes soins.

Eut-on pensé qu'une plante,
 Foulée aux pieds autrefois ,
 Par son odeur ravissante ,
 Dût tout soumettre à ses lois ?
 On l'a vue infortunée ,
 Au mépris abandonnée ,
 Dans nos fertiles jardins :
 Louis , ta haute puissance ,
 Sans nous faire violence
 La venge de nos dédains.

Par un trait de ta sagesse ,
 Sur elle tu mets un prix
 Qui surpasse la richesse
 Des Monarques de jadis.
 Ta main fixe ses limites ;
 Par deux mille satellites ,
 Tu la fais toujours guéter.
 Contrebandiers téméraires ,
 Quoi ! les cachots , les galères
 Ne peuvent vous arrêter !

Dans la diverse structure
 De ses superbes palais ,
 L'ingénieuse sculpture
 Étale ses plus beaux traits :
 Or , rubis , écaille , ivoire ,
 Tout y reluit à la gloire
 De cette divinité :
 Elle enchante les Provinces ,
 Fait les délices des Princes ,
 Et se place à leur côté.

Mais la pauvreté l'adore
 Dans un temple de carton ,
 Ou d'un bois que l'art décore ,
 Ou de corne , ou de laiton.
 Mais quelque autel qu'on lui dresse ,
 La payfanne , & la princesse
 Y trouvent le même appas :
 Ainsi ce laid trop aimable ,
 Par un charme inconcevable ,
 Règne sur tous les états.

Il n'est ni cloîtres , ni grilles
 Qui résistent à ses traits ;
 Vert-vert chez les saintes filles ,
 Eut mille fois moins d'attraits ;
 Les prudes & les coquettes
 Le rangent sur leurs toilettes ,
 Parmi leurs riches bijoux ;
 Mais hélas ! S'il les chatouille ,

Trop souvent ils les barbouille,
Et s'attire leur courroux.

C'en est fait : à les entendre,
Il est proscriit pour toujours.
Graces , il faudra vous rendre ,
Et redoubler vos amours.
On jure en vain sa disgrâce :
L'instant d'après on se lasse
Par un zèle trop fervent.
Il nous fera salutaire ,
Il saura toujours nous plaire ,
Caressons-le moins souvent.

La main qui l'offre avec grâce,
D'un ami nourrit l'ardeur ;
Et la haine qu'il terrasse
Change en amour sa fureur ;
Il dissipe la tristesse ,
Et la riante allegresse
Marche toujours sur ses pas ;
Il est de toutes les fêtes ,
Elles seroient imparfaites ,
S'il ne les couronnoit pas.

Le brodequin , le cothurne ,
Tous ces enfants de l'ennui ,
A mon humeur taciturne
Ne prétent qu'un foible appui.
Au milieu de ces spectacles ,
De ces postiches miracles ,
Le noir chagrin me poursuit.

Quoi ! rien ne peut me distraire !
 J'ouvre enfin ma tabatiere,
 Et l'ennui s'évanouit.

Toi, dont Calliope anime
 Les accords harmonieux,
 Et dont la lire sublime
 Charme la terre & les cieux,
 Rimeur, un seul mot t'arrête,
 Dans tous les coins de la tête,
 Tu le cherches, il te fuit :
 Ennivré de cette poudre,
 Ton vers plus prompt que la foudre,
 Part ; tonne , frappe , éblouit.

Oui , des arts , & des sciences ,
 Le tabac est le moteur :
 Par ses douces influences ,
 Un génie est créateur.
 La simple & riche nature
 Doit sa plus belle parure
 A ses généreux efforts ;
 L'étude la plus pénible ,
 Le métal le moins flexible
 Cède au feu de ses transports.

Brillant empire de Flore ,
 Qu'on prise peu tes beautés !
 Des fleurs que tu fais éclore ,
 Les mortels sont dégoutés.
 Vous pleurez, belle amaranthe ,

Jonquille, rose charmante ;
 Vos infideles amis ;
 Ravisseur de votre gloire ,
 Dans le temple de mémoire ,
 Je vois le tabac admis.

Tabac , ma plus chère idole ,
 Sois donc sans cesse avec moi :
 Ton absence me désole ,
 Je ne puis vivre sans toi.
 Tel est ton charme magique ;
 Jadis l'imbécille Afrique ,
 De ses porreaux fit ses Dieux.
 Nous en rions , mais peut-être ,
 Les mortels qui font à naître
 Se jouïront de leurs aïeux.

On dira : quels chants futiles !
 Est-ce le ton d'aujourd'hui ?
 Mais mon but , âpres Zoïles ,
 Est de charmer mon ennui.
 Eh ! qu'attendre d'une veine ,
 Glacée aux pieds de pyrene ,
 Si non des minces sujets ?
 C'est à vous , esprits sublimes ,
 Qui brillez sur les deux cimes ,
 A peindre des grands objets.



LES BERGERS DE CAGIRE. (1)

É G L O G U E,

A Monseigneur le Maréchal Duc de Richelieu, Gouverneur de la Guienne, Président pour le Roi aux États de Nebouzan en 1762.

M O P S U S E T D A P H N I S.

M O P S U S.

U N célèbre mortel préside à notre Fête.
Des plus brillantes fleurs allons ceindre sa tête.
Reprenons nos haubois, & chantons Richelieu ;
Théocrite & Virgile en auroient fait un Dieu.
Ses grâces, son esprit, sa valeur, sa naissance,
En ont fait l'ornement, & l'appui de la France.

D A P H N I S.

C'est ainsi qu'il s'élève à ce rang glorieux,
Toujours grand par lui-même, & grand par ses ayeux.
Du bien-aimé Louis il tient la place auguste :

(1) Montagne des Pyrénées, dans le Diocèse de Comminges, entre Saint-Béat & Aspect, exactement au Midi de mon hermitage. Elle a, dit-on, sept lieues de contour, & deux croupes ou deux grosses penes tournées vers le Nord, & qui se réunissent au sommet, où l'on trouve un vaste tapis de verdure, fertile en fraises délicieuses, mais tardives à cause des neiges.

Il en a tous les traits : il est bon , vaillant , juste.
 Bergeres , qui brillez de modestes appas ,
 Versez à pleines mains des roses sur ses pas ;
 Et nous , élevons lui des trônes de fucillages :
 Ils parleront pour nous ; ce feront nos hommages ;
 Mais laissons nos haubois suspendus aux sapins ;
 Le silence , & le deuil convient à nos chagrins.
 Nos bergers massacrés par des bêtes féroces ; (1)
 Des filous , des brigands les attentats atroces ; (2)
 La guerre , les impots , des steriles moissons ,
 Ne sauroient égayer nos rustiques chansons.
 Comment chanterions-nous au sein de tant d'alarmes ?
 Pour comble d'infortune , on nous ôte les armes ;
 Aussi , tout enhardit la licence en ce lieu ;
 Je nourrissois exprès , pour le grand Richelieu ,
 D'un malheureux troupeau la plus belle génisse ;
 Elle a de ces filous éprouvé la malice.

M O P S U S.

De ces jours désastreux perdons le souvenir ;
 Richelieu nous promet un heureux avenir.
 Peut-être sans son bras , des étrangers barbares
 Nous auroient pour jamais exilés de nos lares.

D A P H N I S.

Je fais , Mopfus , qu'on doit aux soins de ce héros ,
 Tout ce que nous goûtons de joie & de repos.
 Il vivra dans nos cœurs , autant que nos fontaines

(1 & 2) Voyez page 20.

Serpenteront au loin dans de fertiles plaines.
 Mais aux chants des bergers il ne se plairoit pas :
 De fraises , de laitage il feroit peu de cas.
 Quel malheur !

M O P S U S.

Sois tranquille , une ame martiale
 S'accommode aisément d'une table frugale :
 C'est celle des héros. Jadis le grand Henri
 Mangeoit chez nos ayeux , sur le gazon fleuri.

D A P H N I S.

Quoi ! ce Prince charmant , né sur les bords du
 Gave ! (1)
 Il n'en fera jamais un meilleur , un plus brave :
 Ces deux traits glorieux distinguent les Bourbons :
 Ils peignent Richelieu ; tous les héros sont bons.
 Auprès de lui vois-tu notre antique Noblesse ?
 Quel abord gracieux ! comment il la caresse !

M O P S U S.

Il la surpasse autant que le plus haut sapin
 Porte sa tête altière au dessus du jasmin ;
 Autant que ses palais surpassent nos chaumières.
 Jamais rien de pareil n'a charmé nos paupières.

D A P H N I S.

Et tu veux , insensé , sur un vil chalumeau ,

(1) *Rivière qui passe à Pau , ou naquit Henri IV.*

Chanter

Chanter comme Maron (1), ce Pollion nouveau ?
 Laissons ce privilège à ceux qu'Euterpe inspire :
 Ils diffèrent autant des pâtres de Cagire ,
 Qu'un ~~espe~~^{cygne} par son chant l'emporte sur l'Oïson.
 Rien n'excite chez nous la noble ambition ;
 Sans elle les beaux arts ont le destin du lierre ,
 Qui faute d'un appui rampe abjet sur la terre.
 Le Pasteur Mantouan , si connu par ses vers ,
 N'eût jamais sans Mécène enchanté l'Univers.

M O P S U S.

Richelieu , je le fais , aime nos airs champêtres ;
 Viendrait-il autrement s'égayer sous nos hêtres ?
 A tous , même aux bouviers , il fait un doux accueil :
 La grandeur naturelle est exempte d'orgueil.
 Tu devrois m'enhardir & tu me décourages :
 Nos Muses , après tout , ne sont pas si sauvages.
 Le dieu de l'harmonie a daigné quelquefois
 Couronner de ses mains des bergers commingeois :
 Mais je préférerois à leur palme brillante ,
 Les suffrages flatteurs du Héros que je chante.
 Si je ne puis , trop foible , atteindre à cet honneur ,
 Il fera toujours beau d'y tendre avec ardeur ;
 Et Richelieu , lui-même , avouera qu'on peut plaire ,
 Quoi qu'on soit au dessous du célèbre Voltaire.

D A P H N I S.

Richelieu , qui l'ignore ? est un autre Apollon ;

(1) Virgile , fils de Maron.

Dès sa tendre jeunesse, il mérita ce nom.
 Les graces du discours avec lui semblent nées ;
 Les Muses de la seine en furent étonnées ;
 De celles du Danube il charma les regards ;
 Et de Gènes en pleurs il sauva les remparts.

M O P S U S.

Je ne fais ce qu'on doit admirer d'avantage ;
 De son vaste génie ou de son grand courage.
 Tel fut César , tel est ce vaillant Roi du nord (1).

D A P H N I S.

Mais ce beau parallèle , est-il de ton ressort ?
 Convient-il qu'un berger prenne un ton si sublime ?

M O P S U S.

Mon Héros est encore au dessus de ma rime.
 C'est lui qui renversa ce terrible rempart (2),
 A l'envi défendu par la nature & l'art ;
 Par des mers en courroux , des rocs inaccessibles ,
 Et par des bras nerveux pour tout autre invincibles ;
 Mais ces bras , ces rochers , & les flots , & les vents
 Résisterent envain à ses coups triomphants.
 L'Afrique retentit de son bruyant tonnerre :
 Il porta la terreur dans toute l'Angleterre ;
 Et l'un & l'autre monde admira les exploits
 Du digne favori du plus sage des Rois.

(1) *Le Roi de Prusse.*

(2) *Le Fort St. Philippe.*

D A P H N I S.

Ah ! Mopsus, s'il daignoit habiter ce boccage ,
D'un chevreuil tous les ans , je lui ferois hommage.

M O P S U S.

Je porterois sa gloire au dessus des forêts ,
Où Pyrene laissa son nom & ses regrets. (1)

(1) Pyrene, fille de Bébrix , Roi de cette contrée , fut déshonorée par Hercule. Cette Princesse fut si sensible à cet outrage , qu'elle alla se cacher dans le creux d'un rocher , où elle fut mise en pièces par des bêtes féroces. Les habitans ramassèrent ses membres épars , & les ensevelirent avec pompe. Le regret qu'ils eurent de sa mort , fit qu'ils donnerent à cette longue chaîne de Montagnes le nom de Pirennées , comme un monument éternel de leur amour pour elle. Voyez Calepin , au mot Pyrene.



N O T E S.

(1) *AU* mois d'Août 1761, une bête féroce, qu'on prit pour un loup cervier, égorgea aux environs de Saint-Gaudens deux bergères & un berger âgés de douze à treize ans, & une métayere âgée d'environ cinquante. Celle-ci fut égoragée de grand matin ; les autres périrent à l'entrée de la nuit, & comme l'on dit, entre chien & loup.

Le premier accident fut le plus tragique. Après huit à neuf jours de recherches les plus exactes, on ne trouva de cette fille que la tête, ou le crâne, sur un tertre peu éloigné de l'endroit où elle avoit été attaquée. Les autres ne furent que meurtris & ensanglantés. D'autres auroient perdu la vie sans un prompt secours.

Ce malheur inoui dans cette contrée y répandit des alarmes qu'on ne peut exprimer. Les femmes n'osoient aller en plein jour, ni à la fontaine ni dans les jardins. Personne n'osoit sortir la nuit, ni voyager seul pendant le jour. Un buisson, un tronc d'arbre, un rien, paroissoit un loup à des yeux effarés. Hommes, femmes, enfans, tout s'arma de bâtons ferrés, de bayonnettes, de hale-bardes & de toute sorte d'outils propres à la défense. On eut dit que les loups ne devoient plus vivre que de chair humaine, & qu'ils alloient détruire notre espèce ; cependant il n'y en avoit qu'un qui fut à redouter, & assurément ce n'étoit pas un loup ordinaire, ou pour mieux dire, on n'a jamais bien su quelle bête c'étoit, ni d'où elle venoit. Les chiens n'aboyoient point après elle ; le bétail ne s'effaroit point à

sa vue ; l'instinct lui disoit qu'il n'en avoit rien à craindre ; elle n'étoit avide que du sang humain.

Cet animal étoit plus gros qu'un renard , d'un poil rougeâtre ; il avoit une cravate blanche & fort étroite qui lui partoît du milieu du ventre & arrivoit au museau ; il avoit deux rang des dents fort aigues , le corps éfilé , vigoureux & leste ; il étoit si rusé qu'il s'élevoit quelquefois sur ses deux pieds , jettoit un coup d'œil rapide autour de lui , de peur de quelque surprise , & pour fixer sa proie qu'il ne perdoit jamais de vue. Quand il se sentoit pour suivi , il se mettoit ventre à terre , se traînoit sur une patte avec une vitesse étonnante.

Las de le chercher inutilement pour l'exterminer , on fit venir un fameux chasseur des environs de Toulouse. On fit plusieurs chasses générales qui n'aboutirent qu'à diminuer les allarmes sans guérir le mal. Il en coûta la vie à une douzaine de loups qui assurément n'avoient pas tâté de la chair humaine. Ce n'est pas dans des grands bois qu'il falloit chercher cet animal féroce, mais dans des kaies, des fossés, & surtout dans les gros millets. Il ne s'éloigna guère des bords de la Garonne. Des pêcheurs de ma Paroisse le virent une nuit traverser cette riviere avec une rapidité prodigieuse ; ils en furent si épouvantés , sur-tout quand ils le virent venir vers le bord où ils étoient , qu'ils quitterent la pêche & s'en revinrent tous enrroués , à force de crier : au loup & au secours.

Après tout ceci , qui croira que cet animal si terrible étoit fort timide , & que personne n'auroit péri , si l'on eut fait le moindre effort pour se défendre : ce qui le prouve , c'est qu'il n'attaquoit que des personnes foibles , jamais de

front , ni en plein jour , mais par derriere & à la faveur des ténèbres. Il commençoit par s'accrocher aux habits ; ceux qui se sentoient pris , déjà demi vaincus par la peur , perdoient toutes leurs forces , & tomboient de pâmoison. Les autres , s'il y en avoit , prenoient la fuite. Cet animal ne trouvant aucune résistance , ne lâchoit point sa proie ; & après l'avoir traînée à une certaine distance , lui sautoit au col : la reprise étoit mortelle.

Un soir une bergère , gardant le bétail , fut attaquée & renversée par cet animal ; la traîna à son ordinaire , & la prit à la gorge. Elle lui mit la main au museau , & l'empêcha d'enfoncer ses dents autant qu'il l'eût fait , s'il eût été libre. Elle fit un foible soupir , assez fort cependant pour être entendu d'un voisin qui accourut à son secours , & la délivra ; elle en fut extremonciée , mais elle n'en mourut pas.

Cet animal ne se montra jamais en plein jour , qu'une fois à une troupe de petits enfans qui gardoient les cochons ; l'ayant vu venir à eux , ils se mirent à crier : au loup , au loup , & à lui jeter des pierres. Cet animal s'arrêta , les fixant toujours , sans avancer ni reculer. Le père d'un de ces enfans ayant entendu la voix de son fils , y accourut , & l'animal disparut comme un éclair. Si ces enfans eussent pris la fuite , vraisemblablement il les auroit poursuivis , & en auroit égorgé quelqu'un ; par bonheur leur bas-âge leur déroba la crainte du danger.

Un autre soir , deux bergeres ramenant leur bétail , & étant à une distance d'environ cent pas de leur métairie , le temps s'obscurcit au point qu'elles se voyoient à peine. La plus timide , qui demouroit derriere , parla ainsi à sa

compagne : mon Dieu ! si le loup venoit à présent , que deviendrions-nous ? s'il t'attaque , répondit la plus hardie , je te défendrai de toutes mes forces , & au péril de ma vie : fais-en de même. L'autre lui répondit : Dieu nous en garde : je tomberoïis morte. Au même instant , elle se sent saisie à la ceinture de sa jupe , & tombe évanouie ; sa compagne se tourne à un petit soupir qu'elle entend , saute sur la jupe flottante de son amie , & apperçoit le loup qui la trainoit à reculons ; elle tire sa quenouille , & du premier coup qu'elle en donna , l'animal lâcha sa proie & s'enfuit. Elle relève son amie , la console , & la mène en triomphe au Château de son maître.

Si une Princesse eut fait une action aussi héroïque , on l'auroit annoncé dans toute l'Europe ; vingt Poëtes auroient monté leurs lyres pour la célébrer. J'étois à un demi-quart de lieue de cette héroïne rustique , & on ne m'apprit son action généreuse que plusieurs jours après , même d'un air froid & indifférent. Il n'y a que les grands noms qui nous remuent.

J'étois au centre de ces désastres , & je n'ai rien avancé que je ne l'aie appris des témoins oculaires , ou des personnes dignes de foi.

La superstition , cette maladie incurable chez le vulgaire , ne manqua pas d'élever sa voix. Elle imputa ce fleau à des loups garous , c'est-à-dire , selon sa bêtise , à des hommes couverts de la peau du diable.

Enfin un bourgeois de Saint-Gaudens terrassa ce monstre , & rendit par là la tranquillité à toute la contrée. Chez les Romains on donnoit la couronne civique à celui qui sauvoit un citoyen ; ici l'on est encore à remercier le

destructeur de cette bête féroce, qui sans lui auroit continué à faire des ravages affreux.

(1) Près du Pont de Montrejeau, dans une petite maison isolée, on trouva deux personnes, mari & femme, morts & nageant dans leur sang. Ils n'avoient qu'une petite nièce qui, par bonheur, avoit couché cette nuit-là chez ses parents, sans quoi elle auroit éprouvé le même sort.

Le 20 Décembre 1762, on trouva dans les landes de Landorte, à quelques pas de la grand-route, & à une lieue de Saint-Gaudens tirant vers Toulouse, le corps d'un homme assassiné la nuit précédente. Il fut inhumé dans le cimetière de ma Paroisse, comme le plus proche, après les formalités requises.

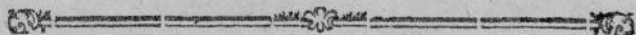
Ces deux misérables contribuerent, dit-on, à leur mort, en faisant parade de leur argent devant des scélérats qui se disoient de leurs amis. Belle leçon pour la gloriole.

Vers le même temps, un Allemand revenant de Portugal & retournant dans sa patrie, fut assommé de coups de bâton en plein midi, dans les landes de Landorte, sur la grand-route, par un brigand qui venoit de boire avec lui à Saint-Gaudens. Il s'offrit de l'accompagner quelque temps pour l'obliger, feignant d'aller du côté de Toulouse. A trois quarts de lieue de Saint-Gaudens, il l'engagea à s'asseoir avec lui sur le bord du chemin, pour se reposer un peu, à cause de la grande chaleur. Il s'assit, & dans le même instant ce brigand le culbuta dans le fossé, l'assomma à gros coups de bâton, & l'auroit achevé sans le bruit d'une charrète qui approchoit, & qui le mit en fuite. Le charrétier le releva, essuya son sang, & lui

donna tout le secours possible. Ce misérable se traîna jusqu'à Lafite , à six lieues de Toulouse , où il expira. On dit qu'il avoit caché dans un pli de son habit deux mille livres en or de Portugal , qui échappèrent à la rapacité de l'assassin.

Tous ces désastres arriverent à-peu-près la même année que M. le Maréchal , Duc de Richelieu , vint présider les États de Nébouzan. J'ai donc eu raison de faire dire à un berger.....

Nos bergers massacrés par des bêtes féroces ;
Dés filous des brigants les attentats atroces



LA SOLITUDE CHAMPETRE

AUX YEUX D'UN CHRÉTIEN PHILOSOPHE,

IDYLLE,

*A Monseigneur Marc-Antoine de Nœ , Evêque de Lescar ,
Commandeur des Ordres Royaux , Militaires & Hospitaliers de Notre - Dame de Mont-Carmel & de St. Lazare de Jérusalem.*

ENVOI.

PRÉLAT chéri du Dieu de l'éloquence ,
Que tu fais bien manier son peinceau !
De tes écrits admirés de la France ,
Le bruit flatteur a percé ce hameau.

Tu le connois : jadis mon toit champêtre
Servit un temps d'asyle à ta Grandeur :

Elle vivroit contente sous un hêtre ;
L'or & le faste affectent peu ton cœur.

Rival des dieux , tu chéris les bocages :
Tu dois , peut-être , à leur calme enchanté ,
Le rare don de mettre à tes ouvrages
Le sacré sceau de l'immortalité.

Je rêve , aussi , dans un désert tranquille ;
Cette raison m'enhardit à t'offrir
Ces tristes fleurs de m'a muse stérile ,
Qu'un même jour verra naître & mourir.

Je ne dis rien de ta naissance antique ;
Il me faudroit compter près de mille ans ;
Ni de ton goût pour le langage attique ,
Où ton crayon puise ces traits brillants.

Ce coloris , ingénu , sans enflure ,
Qui plaît , instruit , touche & gagne le cœur ;
Cet art divin , dont l'ame la plus dure
Sent la puissance & le charme vainqueur.

I D Y L L E .

SÉJOUR délicieux , ignoré de l'impie ;
Port du juste , & l'écueil de la misantropie ;
Solitude champêtre où coulent mes loisirs ,
C'est pour toi que sont faits les purs , les vrais plaisirs.
Chez toi de l'âge d'or , il nous reste une image.

Tu fus toujours l'asyle & l'école du sage.
 Dans ton calme profond , loin du crime & du bruit ,
 Sur la loi du Seigneur il médite & s'instruit.
 Sur ce livre sacré lui vient-il quelque doute ?
 Il consulte l'Eglise , humble fils il l'écoute.
 Il fait que pour atteindre au bonheur éternel ,
 Il faut vivre & mourir dans son sein maternel.
 Il voit en gémissant presque la terre entière
 Résister à la voix de cette tendre mère :
 Assuré que le Ciel n'est dû qu'à la vertu ,
 Il fuit le tourbillon d'un siècle corrompu ;
 Cherche Dieu dans les champs où sa grandeur éclate ,
 Où plus libre , son cœur s'épure & se dilate.
 O sage ! je t'admire. Heureux qui sur tes pas ,
 Des villes & des cours fuit l'importun fracas !
 Eh ! que sont les cités , qu'avec emphase on loue ?
 L'ouvrage des mortels , des brillants tas de boue ,
 Que leur orgueil élève & que le temps détruit ;
 Des théâtres pompeux où l'ennui les poursuit ;
 Un mélange confus de faste & de misère ;
 Des prisons qui du jour nous cachent la lumière ,
 Et l'aspect ravissant de la Terre & des Cieux.
 Si j'en traçois les mœurs , quels portraits odieux !
 Ici tout plaît à l'œil , tout y flatte l'oreille.
 A ce charmant concert , ma raison seveille ;
 La vérité se montre , & l'éclat de ses feux
 Dissipe de l'erreur les phantômes affreux.
 O sophistes subtils ! loin vos dogmes perfides ;
 Les champs viennent m'offrir des leçons plus solides ;
 Leur langage muet , éloquent orateur ,

Me conduit mieux que vous à l'Etre Créateur.
 En tableaux instructifs la nature fertile,
 Ranime dans mon cœur la voix de l'Evangile.
 Tous les ans elle meurt & revit tous les ans,
 De notre renaissance offrant des traits rians.
 Le Soleil, son ardeur, sa brillante lumière
 M'aident à me soumettre au plus profond mystère:
 Que Dieu n'est qu'un seul Etre, & qu'il subsiste en trois.
 Il le dit, c'est assez : je l'adore, & je crois.
 Forêts, côteaues rians, fleuves, vallons, montagnes,
 Et vous brillantes fleurs qui parez nos compagnes,
 Dans les riches beautés que vous tracez aux yeux,
 J'entrevois un rayon de la gloire des Cieux.
 L'éclat éblouissant d'un papillon volage,
 Des esprits bienheureux me présente l'image.
 Des oiseaux innocents les ramages divers,
 Imitent dans les bois les célestes concerts.
 A l'aspect de leurs nids construits avec adresse,
 Je reconnois, grand Dieu, ta suprême sagesse.
 Quel ordre ! Quel amour.... ! Quelle sagacité !...
 Avec ces nobles traits peint-on l'humanité ?
 Le murmure constant d'un onde fugitive,
 Qui n'arrosera plus sa verdoyante rive,
 Me rappelant les jours de ton éternité,
 M'apprend aussi des miens le cours précipité.
 Sur l'humide élément je vois ta providence,
 Repandre tous les jours ses dons en abondance.
 D'innombrables essaims de papillons errants,
 Y servent de pâture aux poissons dévorants.
 De tous les animaux qui vivent sur la terre,

Qui volent dans les airs, ou que la mer enferme,
 Pas un n'est oublié : ta main s'ouvre pour tous ;
 Mais tous font à ta voix plus dociles que nous.
 Sobres dans leurs plaisirs, amis sans imposture,
 Leur guide invariable est la simple nature ;
 Et nous que la raison éclaire de ses feux,
 Nous nous livrons sans honte à des excès affreux.
 Quand des âpres faisons ils sentent l'inclémence,
 Avons nous, en souffrant, la même patience ?
 Par la crainte jamais leurs maux ne sont aigris ;
 Plus tranquilles que nous, ils sont plutôt guéris.
 Au retour du printemps, quand d'une ardeur féconde,
 Le soleil de ses feux vient réchauffer le monde,
 De leur sombre demeure ils s'élancent au loin ;
 Et chacun à l'envi pourvoit à son besoin.
 Maçons ingénieux, ils construisent des Villes,
 Qu'ils ont soin de munir de magasins fertiles,
 Fruits d'un rude travail, dont leurs subtiles mains
 Font des dons précieux aux avarés humains.
 Zélés observateurs d'une sage police,
 Ils ignorent les maux qu'enfante l'injustice.
 L'innocence & l'amour, si rares parmi nous,
 Forment ces doux liens qui les unissent tous.
 Si nous réglions nos mœurs sur ces rares modèles, ?
 A tes ordres, grand Dieu, serions nous si rebelles
 Le stupide animal craint, respecte ta loi ;
 L'homme seul se soulève & s'arme contre toi.

L'ASPECT DU CIEL DANS UNE BELLE NUIT.

MUSE, pour un instant abandonne la terre,
 Et porte tes regards au-dessus du tonnerre.
 Tu n'as vu jusqu'ici que l'ombre du tableau :
 La Terre auprès des Cieux, n'est qu'un triste tombeau,
 Le lieu de notre exil, arrosé de nos larmes,
 Où le crime a jetté le trouble & les alarmes.
 Notre chère patrie est au plus haut des Cieux ;
 Tu ne vois au-dessous qu'un azur gracieux ;
 Mais attends : le soleil a fini sa carrière ;
 Les astres éclipsés par sa vive lumière,
 Commencent à dorer le céleste lambris.
 Que de nombreux flambeaux ! ô stupides esprits !
 Vainement à vos yeux, une nuit douce & pure
 Surpasse les beautés de toute la nature.
 Tous ces corps lumineux que vous voyez errer,
 Vous ne les croyez faits, que pour nous éclairer.
 Mais s'ils n'ont d'autre emploi, qu'auroient-ils d'ad-
 mirable ?
 Un seul nous suffiroit : leur nombre est innombrable
 Elevez donc votre ame au-dessus de vos sens,
 Demandez-vous au moins, automâtes pésants :
 Dans leurs vastes circuits quel peut être leur guide ?
 Quel bras leur sert d'appui dans cet immense vuide ?
 Leur grandeur, leur distance, & leur ordre constant

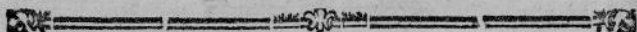
Que six mille ans n'ont pu déranger un instant ?
 Voyez comme sans art , sans l'effort du génie ,
 La scène s'embellit , & sans cesse varie.
 Plus le soleil s'éloigne , & plus le Ciel réluit.
 Qui dira les bienfaits que nous verse la nuit ?
 Quelle fraîcheur ! Quel calme ! O nuit majestueuse !
 Si ton ombre enhardit une ame vicieuse ,
 Le sage à ton aspect devient plus vertueux.
 Ainsi voit-on d'un œil surpris , respectueux ,
 Les superbes beautés d'un magnifique temple ;
 Mais ici l'art humain ne peut servir d'exemple :
 Ce qu'il fait se détruit : tes flambeaux éclatants
 Ne céderont jamais aux outrages du temps.
 Les uns se cachent-ils sous un autre hémisphère ,
 J'en vois de plus brillants commencer leur carrière.
 D'autres à nos regards montrent toujours leurs feux ,
 Et forment tous ensemble un concert merveilleux ,
 Que la Reine du Ciel (1) rend plus charmant encore ,
 Quand son dernier croissant s'approche de l'aurore ,
 Dont le chant des oiseaux annonce le retour.
 La nuit efface alors l'éclat du plus beau jour.
 Faut-il que le sommeil dans ce temps de merveilles
 Enchaîne des mortels les yeux & les oreilles ?
 Quelque sage attentif les voit avec transport ;
 Lui seul fait sentinelle , & tout le reste dort :
 Mais que voit son œil foible ? un petit grain de fable ,
 Si nous le comparons à ce nombre innombrable
 De globes lumineux suspendus dans les airs ;

Et qu'est-ce que la terre ? un point dans l'univers.
 Philosophes, parlez : est-il sensé de croire ,
 Que Dieu n'ait qu'à ce point manifesté sa gloire ,
 Et créé tout le reste insensible & muet ?
 Sans culte , sans autel ? taisons-nous : il se tait.
 Mais n'a-t-il pas livré le monde à nos disputes ?
 Ne nous défend-il pas de ressembler aux brutes , (1)
 Sans vice , sans vertu : mais sans entendement ?
 De la divinité pensons plus dignement.
 Croyons qu'elle a peuplé ces radieuses masses ,
 (Malgré ce qu'on nous dit des chaleurs & des glaces)
 D'êtres intelligents , qui de leur Créateur
 Sans doute mieux que nous célèbr^{ent} la grandeur.
 C'est son œil pénétrant , sans nuages , sans voiles ,
 Qui connoît seul le nombre , & l'emploi des étoiles ,
 Égales au Soleil qui nous donne le jour ;
 Des planètes sans fin qui roulent à l'entour ,
 De ces foyers ardents empruntent leurs lumières ;
 Mille autres qui jamais ne frappent nos paupières ;
 Tant leur distance énorme affoiblit leurs rayons.
 Mais rendons grâce à Dieu du peu que nous voyons.
 Il nous en montre assez , malgré notre ignorance ,
 Pour être émerveillés de sa toute-puissance.
 Tel l'oïsis spectateur d'un célèbre tableau ,
 Du peintre ingénieux admire le pinceau :
 Adorons l'ouvrier , & contemplons l'ouvrage ;
 En est-il un plus beau qu'une nuit sans nuage ?
 Oui , cette voutte immense , où brillent tant de feux ,

(1) *Nolite fieri sicut equus & mulus quibus non est intellectus.* Psal. 31.

N'est encor qu'un crayon de ce séjour heureux ,
 Promis à l'innocence , au crime impénétrable ,
 Où l'on goûte à jamais un repos ineffable.
 Là Dieu paroît sans voile : ici ses divins traits
 Ne percent qu'à travers de nuages épais ;
 Ils affectent pourtant les plus foibles paupières ;
 Mais de faux préjugés , les brillantes chimères ,
 L'exemple corrupteur , l'aveugle passion ,
 Font du cœur à l'esprit passer l'illusion.
 Elle couvre de fleurs les bords du précipice :
 On se croit vertueux dans les sentiers du vice.
 Le torrent nous emporte... ô célestes clartés ,
 Vous m'offrites un port loin du bruit des cités.
 Port heureux lieux charmans agréable rivage
 D'où je vois les écueils , sans craindre le naufrage.
 Je n'entends plus gémir la veuve & l'orphelin ;
 Pauvre je n'y crains point le fer de l'assassin.
 Si des grands inconnu , j'ignore leurs délices ,
 Aussi ne suis-je pas en butte à leurs caprices.
 Ces nouveaux artisans de morale sans mœurs ,
 Ne sèment point ici leurs dogmes imposteurs.
 L'or , & la volupté que l'univers adore ;
 Ces superbes lambris que la fortune dore ;
 Son faste ruineux , & ses bruyans plaisirs ,
 N'existent point en moi de coupables desirs.
 De l'obscur vertu les soupirs & les larmes
 Sont plus doux que le vice orné de tous ses charmes ;
 Non que j'ose braver ses perfides douceurs :
 C'est un serpent caché sous de brillantes fleurs.
 Les lieux les plus sacrés , & les plus solitaires

Ne font point pour fatan d'invincibles barrières ;
 Souple , adroit , il s'y glisse , y souffle son venin ,
 Et prend , pour mieux séduire , un langage divin.
 Ainsi vous trompa-t-il , fameux Anachorètes ,
 Après avoir blanchi dans vos sombres retraites.
 Votre chute terrible épouvanta mes pas.
 O suprême bonté ! ma force est dans ton bras.
 A celui qui pour toi fuit les attrait du monde ,
 Tu promets les secours de ta grace féconde.
 Tes oracles sont vrais ; un jour ferein me luit ,
 Où je croyois trouver les horreurs de la nuit. (1)



LA NYMPHE
 DE LUCHON.
 POÈME

*A Madame la Comtesse de Brione , aux bains de Bag-
 nères de Luchon , le mois de Septembre 1766.*

LA Nymphé qui préside aux sources de Luchon ,
 Vivoit depuis long-temps sans autels & sans nom ;
 Traînant ses tristes jours dans de vils marécages ,
 Recevant des affronts , & jamais des hommages.
 J'ai , dit-elle , autre fois enrichi ces climats ;
 Mes insignes faveurs n'ont fait que des ingrats :

(1) *Et nox illuminatio mea , in deliciis meis.*
 P^{er} l. 138.

Ils sont trop malheureux de m'avoir outragée ;
 Mes bontés ont cessé : je suis assez vengée.
 Mais quoi ! je suis Déesse, & ma divinité
 Deviendra le jouet de leur impiété ?
 Moi, réduite à croupir dans une fange impure !
 Tous les jours exposée au mépris, à l'injure !
 Ah ! c'est trop m'avilir ; je dois pour mon honneur ,
 De mon règne éclipsé rétablir la splendeur.
 Sans plus perdre du temps , je vais prier Neptune
 De mettre enfin un terme à ma longue infortune.
 Ma gloire l'intéresse ; il est le Dieu des eaux :
 Si les Marins sont durs, il n'a point leurs défauts.
 Eut-il, d'ailleurs, succé le lait d'une tygresse ,
 Son cœur s'amoliroit aux pleurs d'une Déesse.
 S'il exauce mes vœux , ingrats, souvenez-vous ,
 Que vous ferez toujours l'objet de mon courroux.
 Soudain elle s'envole en soupirant sa peine ;
 Et s'élève au-dessus des rochers de Pyrène ;
 Fend la vague des airs , & plane vers les lieux ,
 Où le sublime Atlas soutient le poids des cieux.
 Le Monarque des mers , Neptune au front humide
 Pouffoit son char fougueux sur la plaine liquide ;
 A l'aspect de la Nymphe, il baisse le trident ;
 Ses courriers enflammés cessent leur vol ardent.
 Parlez-moi sans frayeur , dit ce Dieu redoutable ,
 Des gouffres, des écueils, immortelle adorable ,
 Des ondes & des vents le terrible fracas ,
 Sans doute jusqu'à moi n'ont point conduit vos pas.
 Dieu puissant , répond-elle , aux pleurs abandonnée ,
 Des Nymphes vous voyez la plus infortunée.

Jadis, vous le favez , les Romains vertueux
 Bâtirent à ma gloire un temple somptueux ;
 Le succès éclatant de mes bains salutaires ,
 Porta mon nom célèbre aux rives étrangères ;
 Je rendois la vigueur aux infirmes mortels ;
 Et leur reconnoissance embellît mes autels.
 De l'utile tribut de mon onde sacrée ,
 J'enrichis mes voisins , & toute la contrée.
 Que de peuples divers m'offrirent leur encens !
 Je ne devois qu'à vous ma gloire & leurs présents.
 Vous donnez la naissance aux fleuves , aux fontaines ;
 La terre jusqu'à nous les porte dans ses veines ,
 Avec ses minéraux , son baume précieux ,
 Trésors de la santé Mais ô jours radieux !
 Vous vous êtes cachez sous des sombres nuages.
 Une race farouche , & féconde en ravages , (1)
 Renversa mes autels , anéantit mes bains.
 Mille ans n'ont pû fléchir la rigueur des destins.
 A ce désastre affreux , tout me fuit , m'abandonne ,
 Et je n'eus plus d'amis , quand je n'eus plus de trône.
 Du Gave & de Ladour , mes envieuses sœurs ,
 En brillant à mes frais , rirent de mes malheurs :
 J'avois cru jusqu'alors que les Dieux , les Déeses
 N'avoient point des mortels les indignes foiblesses :
 Il ne me reste plus de mes jours florissants ,
 Que des marbres rongés par l'injure des ans. (2)

(1) *Les Goths.*

(2) *En creusant la terre à l'endroit où sont aujourd'hui les bains de la sale , on trouva des monuments qui*

Mes bains purifiés vaudroient l'or du Pactole ;
 Mais des hommes nourris dans la crasse Espagnole ,
 Prèsqu'au niveau des ours qui vivent avec eux ,
 Sur leurs vrais intérêts n'ouvrent jamais les yeux.
 Arraches-les , grand Dieu , de leur longue inertie ,
 Source de leur misère , & de leur barbarie ;
 J'avois , dans mon courroux , juré par votre nom ,
 De provoquer contr'eux , votre indignation ;
 Mais mon cœur aujourd'hui panche vers la clémence ;
 Le pardon est plus beau , plus doux que la vengeance.
 Oublions leurs affrons , & faisons leur bonheur :
 Les Dieux par des bien faits signalent leur grandeur.
 A ces mots , sa voix foible expire dans sa bouche.
 Nymphes , reprit ce Dieu , votre malheur me touche ;
 Et pour récompenser un cœur si généreux ,
 Vous ferez exaucée au-delà de vos vœux.
 Vous avez sur la terre effuyé des outrages ;

ne permettent pas de douter que ces bains ne fussent connus des Romains. J'y vis, il y a trente ans, plusieurs petites colonnes à quatre faces , d'un marbre blanchâtre & grossier , avec des inscriptions aux Nymphes , dont on pouvoit en lire quelques unes , & toutes terminées par quatre lettres majuscules dont le nom m'a passé. J'y vis encore un buste sur son pied-d'estal de la même matière , bien entier, avec cette inscription : CLAUDIUS RUFFUS ; & plusieurs autres pièces d'un marbre noirâtre dont je ne connus point la destination. Il est à présumer que tous ces divers monuments n'ont point échappé à la curiosité des amateurs d'antiquailles.

Et moi , ma fille , & moi qui commande aux orages ,
 Qui souleve les flots , & les vents à mon gré ,
 Des avides marins , suis-je plus révére ?
 Au fort de la tempête , on gémit , on m'implore ;
 Je ramene le calme , & l'on m'insulte encore.
 Que diriez-vous d'un peuple acharné contre moi ?
 Qui de mon vaste empire osant se dire Roi ,
 Prétend jouir lui seul , des trésors que j'enferme ,
 Et que ma main prodigue offre à toute la terre ?
 D'un seul coup de trident je puis le submerger ;
 Mais ceux qu'il asservit pourroient bien me vanger.
 Si j'épargne une race , ingrate , audacieuse ,
 Quels droits n'a pas sur moi la vertu malheureuse !
 Perdez donc de vos maux le triste souvenir ,
 Le destin vous prépare un plus doux avenir.
 Sur ces marais impurs , sur ces huttes gothiques ,
 Vous verrez s'élever des Palais magnifiques ,
 Qui feront oublier les temples des romains :
 Ils vous feront voués par des plus dignes mains.
 Louis le bien-aimé produira ces merveilles :
 Le bonheur des humains occupera ses veilles.
 Sur la cime des monts par sa foudre écrasés ,
 On ira jusqu'à vous par des chemins aisés ;
 Sans crainte , sans péril , grâce à ce Roi sublime ,
 Le voyageur surpris marchera sur l'abîme.
 Ce sera par les soins du vaillant de Tygny ;
 Son nom fera maudit , puis à jamais béni.
 Sa sage activité forcera la nature ,
 Pour l'intérêt public dédaignant le murmure ,
 Les debiles mortels viendront de tout côté ,

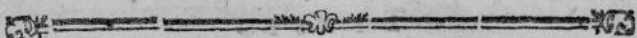
Puifer dans votre sein la force , & la santé.
 Des Francs & des Lorrains la plus haute noblesse
 Chagera vos autels d'encens & de richesse ,
 Elle abandonnera , pour vous faire sa Cour ,
 Le faste séduisant des nymphes de Ladour.
 Richelieu le premier , illustrera vos rives ;
 Fier d'avoir triomphé de mes ondes captives.
 Ce cruel souvenir trouble un peu mon repos :
 Il fera votre appui , ménagez ce héros.
 Après lui vous verrez la charmante Brione ,
 Qui par ses seuls appas seroit digne d'un trône ;
 Ne vantez ni son sang ni ses brillants attraits ,
 Elle ne se plaira qu'à verser des bienfaits.
 Le passage des grands , si leur cœur n'est sensible ,
 Nuit autant quelquefois qu'un ouragan terrible ;
 Brione imitera ces nuages féconds
 Qui dispensent la pluie aux arides sillons.
 Son affabilité , sa grâce enchanteresse ,
 Des sauvages esprits polira la rudesse.
 Ils deviendront humains , actifs , laborieux :
 Les pleurs à son départ couleront de leurs yeux.
 Ses augustes enfants marcheront sur ses traces ,
 Bienfaisants , grands sans faste , ornés des mêmes grâces ;
 Ranimez leur santé , conservez ce cher fils ,
 Pour l'honneur de son sang , & la gloire des lys.
 Vous verrez Daranda , Camille , Osmond , de Ligne ,
 Choiseul , Mailhi , Dapchon , tous d'une merite insigne.
 Tessé , Juigné , Noé , Tailleran , Sarlabous . . .
 Je ne finirois point , si je les nommois tous.
 Que tous ces dieux mortels , avec ces héroïnes ,

Eprouvent les effets de vos vertus divines ;
 Secondez leurs desirs , méritez leur encens ;
 Rendez à leurs esprits le feu des premiers ans.
 La Tamise & le Rhin , & le Tage & la Seine ,
 Vous mettront au dessus des nymphes de Pirène.
 Votre regne en un mot , fera plus florissant :
 Vous n'aviez qu'un seul temple , & vous en aurez cent.
 Ce sera par degrés ; mais il sera durable.
 Tendez aux malheureux une main secourable ;
 Soyez propice à tous ... allez , Nymphes , tel est ,
 De votre heureux destin , l'irrevocable arrêt ;
 Il dit ... d'un air content , sur les ailes d'Eole ,
 Vers les bords luchonois la déesse revole.

A l'honneur de Brione , allez Muse sauvage ,
 Éveiller les échos de cet heureux Vallon ;
 Elle en est l'ornement ; méritez son suffrage :
 Il n'est pas moins flatteur que celui d'Appollon.

Non audita cano.





LE FOL AMOUR,
VAINCU PAR LA SAGESSE,
É G L O G U E.
TYRSIS ET DAMON.

TYRSIS.

D'OU^Ù te vient, cher Damon, cette sombre tristesse,
Toi que suivoient par tout les ris & l'allegresse ?
As-tu perdu ton chien, ou des loups ravissants
Auroient-ils dévoré tes agneaux bondissants ?

DAMON.

Dans nos bois, cher Tyrsis, ô que j'étois à plaindre !
Je croyois que le loup fut tout ce qu'on doit craindre ;
Mais il est un tyran mille fois plus cruel :
C'est l'amour : son langage est plus doux que le miel ;
Mais il change & devient plus amer que l'absinte.
Quoi, barbare, tu fuis, sans écouter ma plainte !

TYRSIS.

Des rigueurs de l'amour ma voix t'avoit instruit.

DAMON.

Ah ! si tu connoissois celle qui m'a séduit,
Si la fourbe à ton cœur tendoit les mêmes pieges. . .

T Y R S I S.

J'ai su plus d'une fois mépriser ses manéges.
C'est la fameuse Iris : le seul bruit de son nom
Auroit dû de ton ame arracher le poison.

D A M O N.

Il m'étoit inconnu , j'ignorois l'imposture ,
Lorsque seul dans ce bois , j'y vis cette parjure ;
Elle vint m'aborder , feignant quelque embarras ;
Un voile insidieux cachoit mal ses appas.
J'aime un ingrat , dit-elle , & c'est le seul que j'aime ;
Cet ingrat , cher Damon , quel aveu ! c'est toi-même.
Mais d'un amour naissant , un cœur chaste enflammé ,
Peut dire sans rougir l'objet qui l'a charmé.
Ce début m'enchantait : maintenant que j'y pense ,
Convient-il en amour , que l'amante commence ?

T Y R S I S.

Chaque siècle à ses mœurs : la bergere autrefois ,
Du berger qu'elle aimoit , n'osoit dire le choix :
Mais ce choix étoit peint sur les yeux de l'amante ,
Et du tendre berger fixoit l'ame inconstante ;
L'espoir de l'hyménée entretenoit leurs feux ;
Et ce lien sacré couronnoit tous leurs vœux ;
Leur joie étoit parfaite : elle étoit légitime ;
La pure volupté n'est point le fruit du crime ;
On ignoroit alors les noires trahisons ,
Les infidélités , & même les soupçons ;
Le divorce odieux étoit encore à naître :

L'époux portoit le nom d'amant, & non de maître ;
 La modération régloit tous les plaisirs,
 Les festins , la parure, & même les desirs ;
 De l'heureux siècle d'or tout retraçoit l'image.

D A M O N.

Quel tyran nous a donc ravi cet avantage ?

T Y R S I S.

Le luxe des cités corrompit nos forêts ;
 La bergère volage y trouvant plus d'attraits ;
 Sans prévoir le péril y vendit ses services,
 Et ne prenant des mœurs que l'amour, & ses vices,
 Elle changea bientôt de langage & d'habits ;
 Elle venoit par temps étaler au Village ,
 Sa brillante parure, & son libertinage ;
 Et le mal, qui s'étend avec rapidité ,
 De nos antiques mœurs fouilla la pureté.
 Mais l'âge par degrés flétrissant sa jeunesse ,
 La raifère accabla sa honteuse vieillesse.
 Heureuse si ses yeux n'eussent vu que des champs !

D A M O N.

Telle sera ma fourbe, après la fleur des ans.
 Où trouver la candeur sur ces rives barbares ?

T Y R S I S.

Non, je n'ai peint qu'un monstre, & les monstres
 + font rares.

Ne compte pas toujours même sur son serment,

(1) et chargea sans pudeur ses cheveux de rubis
 + mais ne crois pas

D'une bergere aimable être le seul amant.

D A M O N.

Sur quoi donc s'appuier ? sinon sur des promesses,
 Où l'on prend à témoin les dieux, & les déesses.
 Iris jura cent fois qu'elle n'aimoit que moi ;
 Je croyois un rocher moins ferme que sa foi.
 Hélas ! après trois jours que j'eus noué ma chaîne,
 Je la revis assise au bord d'une fontaine ;
 Licas l'entretenoit..... Ciel quels mortels frissons !
 A leur insu, j'approche, à travers les buissons ;
 Je prête à leurs discours une oreille attentive ;
 On entend beaucoup mieux quand l'amour nous captive.
 O curiosité fatale à mon bonheur !
 Mille fois à Licas elle promet son cœur.
 Un amour outragé dégénère en furie.
 Peut-on, dis-je, plus loin pousser la fourberie ?
 Sur ce monstre j'allois.... l'honneur retint mon bras :
 Mais depuis ce moment que ne souffre-je pas !
 Partout l'ennui me suit, j'abhorre la lumière ;
 Jamais le doux sommeil ne ferme ma paupière.
 Je l'adore & la hais, je la cherche & la fuis ;
 Je ne puis t'exprimer le désordre où je suis.
 Heureux qui de l'amour peut briser l'esclavage !

T Y R S I S.

Plus heureux dans ses fers qui jamais ne s'engage !
 Puisqu'il rend ses captifs imbécilles, ou fous.

D A M O N.

Rien n'est plus vrai : j'allois la prier à genoux
D'excuser , d'oublier.....

T Y R S I S.

Et quoi sa perfidie ?
Non , je n'ai jamais vu de pareille folie.

D A M O N.

Mais folie innocente.....

T Y R S I S.

Ah ! Damon , que dis-tu ?
Le beau sexe séduit , même par sa vertu ;
L'amour loin de l'hymen est toujours près du crime ;
Ce nœud sacré peut seul le rendre légitime.
Ton cœur dans ce dessein brûle-t-il pour Iris ?

D A M O N.

Il est assez sans moi d'infortunés maris.
Peut-être dans son ame elle n'est point coupable.
Sans vouloir l'excuser , conviens qu'elle est aimable.
Quelle taille ! quel port !

T Y R S I S.

L'amour embellit tout.
Adieu séparons-nous ; tu me pousse à bout.
Tout autre rougiroit d'une si vile entrave.
Quoi ! Damon , devenir l'esclave d'une esclave !

Quels lâches sentimens ! si tu ne le fais pas ,
Le troupeau qu'elle garde , appartient à Licas.

D A M O N.

L'amour ne connoît point cette délicatesse ;
Et j'ai vu des palais où l'esclave est maîtresse.
Il est beau de marcher sur les traces des grands.

T Y R S I S.

Qu'ils sont petits alors !

D A M O N.

L'amour confond les rangs.

T Y R S I S.

Il en trouble plutôt la divine harmonie ;
C'est dans un beau concert une cacophonie :
Mais l'amour est aveugle & ne raisonne pas ;
D'ailleurs , celle où tes yeux admirent tant d'appas ,
N'est qu'une masse lourde , informe , grimacière ,
Couverte de rubans qui ne lui content guère (1).

D A M O N.

Je le fais. Que dis-tu de son brillant corset ?
J'ai dix agneaux de moins.

(1) *Dois-je proscrire cette expression , parce qu'un chansonnier l'aura employée vingt ans après moi ? J'ai pensé que non.*

(47)

TYRSIS.

Te voilà bien refait.

DAMON.

Elle m'a fait présent d'une riche houlette.

TYRSIS.

C'est un don de Mopsus : jamais elle n'achette.

DAMON.

Auprès d'elle, jamais je n'ai vu qu'un berger.

TYRSIS.

Pour elle trois , au moins , sont prêts à s'égorger ;
Deux autres ont vendu leurs moutons pour lui plaire ;
Tu traîneras comm'eux tes jours dans la misère.

DAMON.

Calomnie, elle auroit les trésors de Plutus.

TYRSIS.

Ils se fondent , s'ils n'ont , pour appui les vertus.
Galatée & Daphnis vivoient dans l'opulence ;
Demande à tes voisins , d'où vient leur indigence ?

DAMON.

Pour moi , graces au Ciel , j'ai conservé mon bien.

TYRSIS.

Pas tout , faute de foins , tu ne recueilles rien ;

Sans guide tes brebis errent à l'aventure ;
 Tes guèrets hérissés périssent sans culture ;
 Et la vigne , autrefois si fertile en raisins ,
 Ne produit plus , hélas ! que des feuillages vains.
 Porte au loin tes regards sur nos plaines fleuries ;
 Et tu n'as pas encore arrosé tes prairies.
 Quand le berger languit sous le joug de l'amour ,
 Tous les biens du berger languissent à leur tour.
 Je te l'avois prédit ; mais au printemps de l'âge ,
 Les plus sages conseils sont un foible langage.
 N'est-il pas dans nos bois mille innocents plaisirs ,
 Qui pourroient , sans l'amour , enchanter nos loisirs ?
 Rappelle ces beaux jours , ces jours purs & tranquilles ,
 Qui ne brillent jamais dans le cahos des Villes ;
 Ces champêtres repas , ces danses , ces chansons ,
 Lorsque Flore & Cérès nous combloient de leurs dons.
 Sensibles aux accords de nos tendres musettes ,
 Des bergeres , sans fard venoient orner nos fêtes ;
 Nul propos indiscret n'allumoient leur courroux ;
 Nous étions tous rivaux , mais sans être jaloux ;
 Nos danses & nos yeux , où regnoit la décence ,
 N'étoient point un obstacle à notre vigilance ;
 Des paturages gras nourrissoient nos troupeaux ,
 Et les loups s'enfuyoient au bruit de nos pipeaux ;
 Quand l'ombre de la nuit venoit couvrir le monde ,
 Le doux chant des oiseaux , le murmure de l'onde ,
 Et le sommeil porté sur l'aîle des zéphirs ,
 Fermoient , enfin , nos yeux dans le sein des plaisirs.
 A ces temps fortunés , à ces pures délices ,
 Compare maintenant l'amour & ses caprices.

Quel

Quel fort est le plus doux ? Réponds.

D A M O N.

O désespoir !

Ce jours sont éclipsés ; je ne puis les revoir.
Si jamais à mes yeux ils pouvoient reparoître. . . .

T Y R S I S.

Ils reluiront encor ; Damon en est le maître.

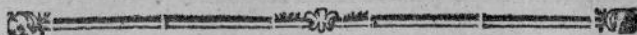
D A M O N.

Non , tu ne connois pas le pouvoir de l'amour.
Crois-tu que pour le vaincre , il ne faille qu'un jour ?
Un instant lui suffit pour faire mille esclaves ;
De mille , en est-il un qui brise ses entraves ?
Que dis-je ? La rupture & les dépit's fougueux ,
Loin de les affoiblir , en resserrent les nœuds.
Comment donc surmonter un penchant qui m'entraîne ?
Il n'est rien , chez Tyrfis , quē Damon n'entreprenne.

T Y R S I S.

Je déplore ton fort , mais je suis enchanté ,
D'éprouver aujourd'hui ta générosité.
Veux-tu vaincre l'amour dont le trouble t'agite ?
Le moyen le plus sûr , cher Damon , c'est la fuite (1).
Ne revois plus Iris , fuis-là , chasse son chien :
Que jamais son troupeau ne païsse avec le tien.
Aux leçons de Tyrfis Damon enfin docile
S'éloigna de ces lieux & fut toujours tranquille.

(1) On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant Fénélon.



LA RÉSURRECTION DES MORTS

CONTRE LES SADUCÉENS MODERNES (1).

O D E ,

*A Monseigneur Osmond , Evêque de Commenges &
Comte de Lyon.*

DOCTE prélat , qui joins à des vertus sincères ,
Les talents , la naissance & l'affabilité ,
Daigne jeter les yeux sur ces rimes vulgaires ,
Où j'ai peint foiblement la noire impiété.

Ce monstre n'a jamais infecté ces rivages ,
A tes soins confiés par un présent des Cieux ,
Peut-être ils sont les seuls exempts de ses ravages.
Combien le feront-ils sous ton regne pieux (2).

Mais quel bruit affligeant ! O Pasteur charitable !
Quoi ! Tu vas pour jamais t'enfuir loin de ce bord !
Ce troupeau trop heureux sous ta main secourable ,
Peux-tu l'abandonner aux caprices du sort ?

Non , ton choix nous rassure , & calme nos allarmes ;

(1) Les Saducéens , ainsi que les Impies de nos jours ,
nioient la résurrection des morts & l'immortalité de
l'ame.

(2) J'ai cru pouvoir me servir du terme de regne , en
parlant d'un Prince de l'Eglise.

Ton jeune successeur est ton sang , ton portrait.
 Quel espoir ! O troupeau ! Loin de verser des larmes ,
 Bénis cent fois le Ciel du présent qu'il te fait.

O D E.

Toi , dont la parole féconde ,
 Fit du néant stérile , éclore l'univers ;
 Qui tous les jours au sein de la terre & de l'onde ,
 Reproduis tant d'êtres divers ;

Tu peux donc , Dieu des Dieux , à qui rien ne
 résiste ,

Trompant l'horrible espoir du matérialiste ,
 Ranimer les cendres des morts.

Rends-le par mes accents docile à tes oracles :
 Combien , s'il se prépare au plus grand des miracles ,
 S'épargnera-t-il de remords ! (1)

Oui , ce tas d'ossements arides , (2)
 Des lugubres tombeaux ces hideux habitans ,
 Ces corps rongés des vers , ces cadavres livides ,
 Revivront à la fin des temps.

Par d'insolubles nœuds réunis à leurs ames ,

(1) *La résurrection future est le fondement de la Religion chrétienne. Il suffit de la nier , ou même d'en douter , pour être exclus de la béatitude éternelle.*

(2) *Ossa arida , audite verbum Dei. Ezech , cli , 37.*

Ils feront ou plongés dans un étang de flammes ,
Ou transportés au haut des Cieux.

Le Tout-Puissant l'a dit : sa justice l'exige ;
Attends-tu , libertin , pour croire ce prodige ,
Que la mort ait fermé tes yeux ?

A mon corps une ame enchaînée !
Quel ouvrage ! Les Cieux frappent moins mes regards :
Il eût donc éprouvé la même destinée :
La mort m'annonce leurs écarts.
Crime affreux ! Tu rompis cette adorable chaîne.
Mais quel nouveau prodige ! A la nature humaine ,
Dieu s'unit pour la réparer.

Tels sont de nos malheurs la cause & le remède :
Sophiste , sans ce fil , dans la nuit qui t'obsède ,
Jamais tu ne feras qu'errer.

Quels traits ! Quelle noble figure !
Quelle éloquente voix ! Quel feu dans un mortel !
Quel empire ! Quel art ! Tout est un doux augure ,
Qu'un Dieu le créa pour le Ciel.

Lui seul vers ce séjour porte la tête altière ; (1)
Le stupide animal regarde la poussière , (2)
Où se termine son destin.

Sa mort n'est qu'un vain nom ; ce qui meurt doit
renaître.

(1) *Os homini sublime dedit , cœlumque tueri*

(2) *Iussit , & erectos ad sidera tollere vultus. . . .*

Ovid.

Le vrai trépas sépare un être d'un autre être ;
L'argile d'un souffle divin.

Mais de quel droit , Apôtre impie ,
Prétends-tu réformer la foi de l'univers ?
Quels biens me promets-tu , si j'ai la frénésie
D'adopter tes dogmes pervers ?

Après des courts plaisirs , une nuit éternelle.
Ah ! l'idolâtre , au moins , croyoit l'ame immortelle (1)
Mais l'ame n'est pas l'homme entier.

Toi , qui le mets au rang des animaux stupides ,
Affranchis-le comm'eux de ces remords perfides
Qui ne cessent de l'effrayer.

Pourquoi distinguer la poussière ?
Si la notre & la leur ont un même destin.
De l'Aurore au Couchant tout peuple la revère ,
Le Huron , le noir Africain. (2)

Un finge honore-t-il les os de son semblable ?
Le même fanatisme eut-il été capable ,
D'unir des climats si distants ?

D'une foi primitive , il reste une éteincelle. (3)
Sur ce dogme aujourd'hui toute secte est fidèle ,

(1) *Pronaque cum spectent animalia cœtera terram. . . .*

Idem permanere animas arbitramur. . . . Cic.

(2) *Les pyramides servoient de sépulture aux Rois d'Egypte.*

(3) *Cette tradition vient sans doute des enfans de Noé.*

Hébreux , Chrétiens , Mahométans.

Poursuis ton scandaleux phantôme ;
Ose identifier la matière & l'esprit ;
La raison & la foi te redemandent l'homme
Tel que son Créateur le fit.

De deux êtres divers il forma son essence
Il veut donc rétablir la fragile substance
Que le trépas vient déchirer.

Le trépas ne peut rien sur **C** feu qui t'anime ;
Malheureux , tu le sens , si les vapeurs du crime
N'ont achevé de t'ennyvrer.

Qui croiroit , à voir ton audace ,
Qu'il n'est point de mortel plus timide que toi ?
Quoi ! la mort détruit tout , & l'avenir te glace !
La brute expire sans effroi.

Plains-toi du mal présent ; c'est le seul qui l'affecte ,
Et plus ferme , confonds les lâches de ta secte ,
Qui la trahissent en mourant.

Pour nous , que l'espoir guide , à qui Dieu daigne
apprendre ,
Qu'il veut au dernier jour , ranimer notre cendre , (1)
Nous en croyons un tel garant.

Vos os germeront comme l'herbe. (2)
Pourvirai vos tombeaux , (3) & les morts revivront. (4)

(1) *Et ego resuscitabo eum in novissimo die.* Joan. c. 6.

(2) *Ossa vestra quasi herba germinabunt.* Isai , c. 66.

(3) *Aperiam tumulos vestros.* Ezec. c. 37.

(4) *Interfecti mei resurgent.* Isai. c. 26.

Mille oracles pareils , Philosophe superbe ;

En ma faveur déposeront.

Les promesses d'un Dieu , l'éclat de ses prodiges ,
Nos penchans , nos desirs , tout dément les prestiges
De ton système meurtrier.

En t'anéantissant Dieu seroit trop propice ;
Le prix de la vertu , le chatiment du vice
Reclament l'homme tout entier.

Loin donc tes absurdes chimères ,
Nouveau Saducéen. : L'Eternel a parlé.
Crois , sans l'approfondir , un des plus hauts Mystères ;
Jusqu'à le fin des temps voilé.

Qu'on expire en naissant , ou sous le poids de l'âge ;
Ou qu'on soit dévoré par un antropophage ,
N'en soyons pas plus inquiets.

Dans les mains du Fondateur une antique statue ,
Par l'outrage du temps mutilée , abattue ,
Renaît avec des plus beaux traits.

Tantôt vaincu par l'évidence ,
Tu veux bien sauver l'ame , en proscrivant le corps ,
De peur que ce Tyran , par sa lourde substance ,
Ne gêne encor ses beaux transports.

Quoi ! mutiler d'un Dieu l'œuvre la plus parfaite !
Non , l'ame ne sera plainement satisfaite ,
Qu'en renouant ses premiers nœuds.

Le corps ne fera plus une masse grossière ; (1)
Tous deux ne formeront qu'un tissu de lumière ,

(1) *Seminatur corpus animale , surget corpus spiri-
tuale. Cor. c. 5.*

Ne luiront que des mêmes feux.

Le Créateur peut reproduire ;
Mais qui fait s'il le veut , dis-du ? Qui m'en instruit ?
Des fragiles mortels qui peuvent me séduire ,
Ou que le prestige éblouit.

La balance à la main, pèse donc , & combine
Tous les puissans motifs de notre foi divine ;
Mais cherches-tu la vérité ?

/ Non. Sa lumière accable une ame criminelle.
Il ne faudroit qu'un mot, & tu ferois fidèle :
Qu'on t'assurât l'impunité.

Tout l'univers offre à ta vue ,
De cette renaissance un consolant tableau :
Des vermineux rampants s'élancent dans la nue ,
Enrichis d'un éclat nouveau.

Des ombres de la nuit vois renaître l'aurore ;
Après les noirs frimats la terre se décore
De feuillages, des vives fleurs.

Si l'arbre dépouillé n'est pas sans espérance , (1)
Combien plus ton chef-d'œuvre , ô suprême Puissance ,
Doit-il compter sur tes faveurs ?

Frappé d'un effroyable ulcère ,
Ainsi ce saint mortel, fameux par ses tourmens (2)
Se console en tournant sa mourante paupière ,
Vers ces merveilleux changements.

(1) *Lignum habet spem... Si præcisum fuerit rursus virescit.* Job , c. 14.

(2) *Job.*

Plein du Dieu qui l'éprouve, à travers ces images ;
 Son esprit , transporté jusqu'au dernier des âges ,
 Y contemple un objet plus cher.

Je pourrirai , dit-il , dans une nuit profonde ;
 Mais enfin je verrai le Redempteur du monde ;
 Je verrai mon Dieu dans la ^{ma} chair. (1)

Il est descendu de la nue ,
 Ce juste infortuné , ce Rédempteur pros crit.
 Sur une infâme croix l'innocence étendue
 Meurt ainsi que Platon l'a dit. (2)

Libre , (3) il sort de la tombe , & sa chair
 triomphante
 Nous frayant vers les Cieux une route éclatante ,
 Ote à la mort tout son effroi.

Vois , touche cette chair , ô Disciple infidèle ;
 En doutant tu foudrois ma volonté rebelle ,
 Plus que les autres par leur foi. (4)

O Christ , appui de ma foiblesse ,
 La mort par tes bienfaits n'est plus qu'un doux sommeil.

(1) *Et in carne meâ videbo Deum meum.* Job. c. 19.

(2) *Fameux passage de Platon que Senèque traduit par ces mots.... extendenda per patibulum manus.*

(3) *Inter mortuos liber.....* Psal. 87.

(4) *Plus enim nobis Thomæ infidelitas ad fidem ; quam fides credentium Discipulorum profuit.* Sanctus Gregorius.

Dans la nuit du tombeau , certain de ta promesse ,
Je vais attendre mon reveil.

Ta résurrection de la mienne est l'image :
A me tendre la main , ta parole t'engage. (1)
Quel doux soutien dans ma langueur !

Ainsi pourrit le grain , avant qu'il ne fermente.
Une riche moisson couronne enfin l'attente
De l'impatient laboureur.

Viens donc trancher les jours du sage ,
Mort cruelle ; il ne peut être heureux qu'à ce prix.
Tu l'écrases en vain sous les coups de ta rage ,
Il renaîtra de ses débris.

Affranchi pour jamais de ta faux meurtrière ,
Agile , pénétrant , du sein de la poussière ,
Son corps volera dans les Cieux.

Il n'en est pas ainsi de la chair de l'impie ;
Elle ne revivra que pour être engloutie
Dans un gouffre éternel de feux.

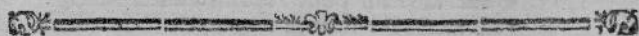
Et toi soleil , qui m'as vu naître ,
Qui vois creuser la tombe où vont croupir mes os ,
Alors je te verrai t'éclipser , disparaître ,
Rentrer dans ton premier cahos.

Un feu miraculeux , plus actif que la foudre ,
Embrafera les airs , réduira tout en poudre

(1) *Operi manuum tuarum porriges dexteram.*
Job. c. 14.

Cieux , Terre , Mers , vous n'êtes plus.

Je survis tout entier : mais mon destin me glace :
Qu'il est affreux , grand Dieu ! si ta main ne me place
Au rang fortuné des élus.



LE DÉBORDEMENT DE LA GARONNE.

O D E

*A Messieurs des États du Néboufan , assemblés le 15
Décembre 1772 , qui voulurent bien la mettre sous
presse.*

CHEFS & membres d'un Corps antique & respectable ,

O vous du Néboufan l'ornement & l'appui ,
Daignez faire à ces vers un accueil favorable ;
J'y peins , mais foiblement , vos maux , & ceux d'autrui ;
Vous y verrez des flots l'impitoyable rage ;
Calculez , s'il se peut , leur horrible dégât.
A qui pourrai-je mieux consacrer cet ouvrage ?
Qu'à vous , pères du peuple , & soutiens de l'État.
Heureux ce peuple né sous votre doux empire !
Nul autre ne jouit d'un destin si charmant :
Mais un bien plus flatteur auquel ma Muse aspire ,
Seroit de mériter votre applaudissement.

O D E.

G A R O N N E , funeste voisine ,
Quel tableau peut représenter
Les larmes , l'effroi , la ruine ,
Que ta fureur vient d'enfanter ?
En vain je parcours tous les âges ;
Jamais par de pareils ravages ,
Tu n'as effrayé nos yeux ;
Et nos descendants auront peine
A croire de ce phénomène
Tous les effets pernicieux.

La mer paroît moins redoutable
Aux yeux des pâles Matelots ,
Lors qu'une tempête effroyable ,
Jusqu'au cieus élève ses flots.
Elle épargne au moins nos campagnes ,
Tandis qu'à peine nos montagnes
A ta fougue opposent un frein.
Peut-être fert-elle ta rage ,
Jusqu'à toi s'ouvrant un passage
Par quelque abîme fouterrein. (1)

A ton aspect , mon cœur se glace.
Quel fracas ! quel mugissement !

(1) Bien de gens l'ont cru ; ce qu'il y a de bien
vrai , c'est que l'eau sentoit le souffre.

(1)

Rien ne résiste à ton audace.
 Ciel ! quel affreux débordement !
 Qu'est devenu ce doux murmure ,
 Ce cristal de ton onde pure ,
 Ces prés fleuris , ces bois touffus ;
 Aimable & fertile rivage ?
 Mais pourquoi m'en former l'image ?
 Objets charmants , vous n'êtes plus ...]

Malgré leurs racines profondes ,
 Les arbres qui parent tes bords ,
 Ne peuvent de tes fières ondes ,
 Soutenir les rudes efforts.
 Ils tombent : leurs énormes masses
 Par leur secousse , & sur leurs traces ;
 Entraînent les arbres voisins.
 Leur choc redouble leur furie ;
 Je vois ta rive anéantie.
 Barbare , épargne les humains.

Mais quoi ! nos vœux , nos voix mourantes ;
 Semblent irriter ton courroux.
 Ponts , quais , remparts , digues puissantes ,
 Tout est culbuté sous tes coups.
 Nul abri , nul appui solide ;
 De tes voisins , fleuve perfide ,
 Tu vas donc creuser les tombeaux.
 Le trouble encore nous agite ;
 Nous n'échappons que par la fuite
 A la fureurs de tes assauts.

(1) j'avois dit / tout cède à ton aveugle audace

Les oiseaux , amis des bocages ,
 Ont déserté ces tristes bords :
 Intimidés par tes ravages ,
 Ils portent ailleurs leurs accords.
 Des Bergers la troupe innocente ,
 A ce désastre s'épouvante ,
 Et gagne la cime des monts.
 Le désespoir rompt leurs houlettes
 Le son de leurs tendres musettes ,
 N'enchantera plus tes vallons.

Quels tas , quels débris effroyables ,
 Des dons de Flore & de Cérès !
 Les Laboureurs inconsolables
 Cherchent vainement leurs guérets.
 Leurs gémissemens effarouchent ;
 Loin que nos disgraces te touchent ,
 Tu t'applaudis de tes fureurs.
 Si l'on frémit près de ta source ,
 Avant d'être au bout de ta course ,
 Que tu vas enfanter d'horreurs !

Respecte au moins des Tectosages (1)
 Les murs sacrés , les noms fameux ;
 Mais non , tu veux de tes outrages ,
 Laisser par tout des traits affreux.
 Du feu , cet élément terrible ,
 La force n'est point invincible :

(1) *Touloufe.*

Nous l'éteignons par ton secours ;
 Mais quand tu franchis ta barrière,
 De ton implacable colère,
 Dieu seul peut arrêter le cours.

Qu'entends-je ! l'Adour & la Grave,
 Le Salat, la Neste, l'Arros,
 L'Ariège ta fiere esclave ;
 Sont plus enragés que tes flots. (1)
 Enfans de l'altière Pyrène,
 Si vous fertilisez la plaine,
 Vous en êtes les destructeurs.
 Après avoir charmé nos fêtes,
 Vous venez, au bruit des tempêtes,
 Changer notre allegresse en pleurs.

Terrible & désastreuse année !
 Par tout à nos yeux attristés,
 Des fleuves la rage effrenée
 N'offre que des calamités.
 Les maisons écrasent leurs maîtres ;
 Loin des foyers de leurs ancêtres,
 D'autres vont traîner leurs malheurs.
 Les ouragans & le tonnerre,
 Aux flots qui désolent la terre,
 Joignent des nouvelles horreurs.

Le Tout-Puissant veut-il sous l'onde,
 Encore engloutir les mortels ?
 Leur malice est aussi profonde,

(1) *Les relations publiques en font foi.*

Mais ses décrets sont éternels.
 Souvent pour punir leur folie ,
 Sa justice les sacrifie
 A la f^ueur des éléments. (1)
 Argumentez , vains Philosophes ;
 Trop d'effrayantes catastrophes
 Confondent vos raisonnements.

Le hazard aveugle & frivole
 Gouverne chez vous l'univers.
 Le ciel m'instruit : sur sa parole ,
 J'impute au crime nos revers ;
 Si les éléments sont rebelles ,
 C'est que nos cœurs sont infidèles
 Aux loix de l'Etre Créateur.
 Mais je vois un nouveau rivage ;
 Le calme succède à l'orage ,
 Et l'allégresse à la terreur.

Mais quel rivage ! ô ma patrie !
 Un fleuve engraissoit tes fillons :
 Il t'a pour jamais appauvrie ,
 Et dégradé tes beaux vallons :
 Ces vallons , jadis si fertiles ,
 Ne sont que des graviers stériles ,
 Des gouffres , des rochers épars.
 Ciel ! vois notre état déplorable :
 Au moins qu'un désastre semblable
 N'épouvante plus nos regards.

(1) *Et imber inundans in meo furore erit.* Ezech.
 c. 13.

LE MARTYRE
DE SAINT-GAUDENS,
ÉLÉGIE
A LA PATRIE.

O Pujamant ! jadis trop aimable côteau ; (1)
Quand le jeune Gaudens y gardoit son troupeau.
Vallon le plus fertile & des plus beaux du monde ;

(1) *Le Pujamant est un côteau délicieux , derrière lequel est située la ville de Saint-Gaudens , qui jadis portoit , dit-on , le nom de petit Mas. Il domine sur un vallon très-fertile , & sans contredit le plus charmant de toutes les Pirenées. Les étrangers curieux sont frappés de la beauté de ce bassin. Il a deux lieues de longueur , & près qu'autant en largeur , formant un espece d'ovale. D'un coup d'œil on voit trois villes , & plusieurs villages. Saint-Gaudens & Valentine le bornent à l'orient , & Montreju à l'occident. Deux grands villages beaux & bien peuplés le bornent , l'un (la Barthe de riviere) au midi , au pied des Pirenées ; & l'autre (Villeneuve) au nord , en droite ligne , & vers le centre.*

La Garonne qui serpente à découvert au milieu de ce vallon , en rend l'aspect plus agréable , & plus riant.

Où serpente au milieu la Garonne féconde ;
 Bords heureux , le séjour des plaisirs innocents ;
 Quel defastre a flétri vos attraits séduifants ?
 Ah ! Gaudens ne vit plus ; tout a changé de face ;
 La joie en est bannie , & la crainte nous glace ;
 Les bergers consternés ont brisé leurs haut-bois ,
 Et l'air ne retentit que de plaintives voix :
 Gaudens dont les vertus ornoient ce beau rivage ;
 A péri sous le gleive à la fleur de son âge ;
 Pour la foi catholique il immole ses jours :
 Un Arien féroce & plus cruel qu'un ours ,
 A ce jeune berger vient de trancher la tête :
 Malet , (1) monstre infernal , quelle horrible conquête ;

(1) La légende de Saint-Gaudens, au 30 Août, tirée des vieilles chartres du Chapitre, rapporte qu'au cinquieme siecle selon la tradition, Evaric, Roi des Goths, commandant à Toulouse, envoya en Commenges un certain Malet en qualité de Préfet pour y exterminer tous les catholiques, sans aucun égard à l'âge, au sexe, ni à la condition ; que ce barbare trancha la tête au jeune Gaudens, fils de Quitérie, & détruisit de fonds en comble l'Eglise Paroissiale, bâtie à l'honneur de Saint-Pierre par Saint-Sernin, ou Saturnin, Apôtre de la Gascogne ; que vers le milieu du seizieme siecle, Montgomeri à la tête des Calvinistes, après avoir ravagé la province par le fer & le feu, pillé, brûlé les temples, vint fondre sur Saint-Gaudens ; livra aux flammes ce qui restoit des ossements sacrés du Saint-Martyr ; mais que par un effet de la providence, le feu en épargna une partie.

Eh ! que respectera ton horrible futeur ?

Quand elle ose égorger cet innocent pasteur ;

La tradition du païs ajoute que Saint-Gaudens étoit berger , ou vacher , natif d'un hameau appelé les Nérours , d'une maison aisée , quoique rustique ; que Quitérie sa mere étoit une Sainte veuve qui eut grand soin de l'instruire dans la religion catholique , sur-tout de le prémunir contre les Ariens , hérétiques les plus redoutables de ce temps-là ; qu'il fut martyrisé à l'âge de treize ans au fonds du Pujament , où il y a une chapelle sous l'invocation de ce Saint ; qu'ayant eu la tête tranchée , il la ramassa , & la porta près de la Ville sur une pierre où l'on voit encore , à ce qu'on prétend , des traces de son sang. C'est sans doute pour perpétuer la mémoire de ce miracle , qu'on a érigé sur cette pierre une belle colonne de pierre , où l'on a représenté son martyre. De là , ajoute la tradition , il porta sa tête sur l'autel de l'Eglise Paroissiale , avec d'autres circonstances miraculeuses que je passe sous silence , n'étant étayées , ainsi que les premières , d'aucun monument authentique.

Des critiques me reprocheront , peut-être , d'avoir donné trop d'esprit à des personnes agrestes , mais les chrétiens bien instruits n'ignorent pas que le sauveur a dit : Ce n'est pas vous qui parlez , mais l'esprit de votre père qui parle par votre bouche. D'ailleurs en matière de religion , un simple berger en sait souvent plus que nos philosophes impies , & nos petits maîtres libertins , qui ne la connoissent que par des libelles satyriques , indécents & calomnieux.

Ce fils, l'unique espoir d'une venve pieuse.
 Du moins admire en lui sa foi victorieuse ;
 Mais non, Un apostat ne se plait qu'aux forfaits ;
 Et plus ils sont affreux , plus ils ont des attraits.
 Du vrai culte ennemi , toujours le fanatisme
 Fut le persecuteur du seul catholicisme.
 Au nom d'un Dieu de paix , sans remord , sans égard ,
 Dans un sein innocent il plonge son poignard.
 Si Gaudens eut été juif , idolâtre , athée ,
 Sa tête criminelle eut été respectée ;
 Il étoit catholique & ferme dans sa foi ,
 Et par sa mère instruit dans la divine loi. (1)
 « Mon fils , lui disoit-elle , il n'est qu'un seul vrai
 culte ,

(1) Il est sans doute heureux pour les habitans de
 Saint-Gaudens , d'avoir en deux saints pour concitoyens ,
 Saint-Gaudens , & Saint-Raymond , de l'ordre de Citeaux.
 Il prit l'habit à l'Escale-Dieu , passa en Espagne , fut le
 premier Abbé de Sitère dans la Navarre , & le fondateur
 de l'Ordre de Calatrave.

Qu'on lise la légende du 30 Avril dans le nouveau
 bréviaire , & l'on verra un grand saint , & un grand
 homme qui , à des actions héroïques & qui tenoient du
 prodige , joignit une piété solide & toutes les amertumes
 de la penitence. Il mourut l'an 1163 , décoré par le Roi
 d'Espagne , & par le souverains Pontifes de plusieurs pri-
 vilèges honorables. Environ 300 ans après , son corps fut
 transféré de Calatrave à Tolède , dans le Monastere du
 Mont-Sion.

- » Le seul qui plaise au Ciel, & tout autre l'insulte ;
 » Crois ce que croit l'Eglise, & fais ce qu'elle dit ;
 » Qui méprise sa voix, méprise Jesus-Christ.
 » J'aime mieux te voir mort, qu'au rang des hérétiques ;
 » Fuis donc des Ariens les erreurs frénétiques ;
 » Contre le fils de Dieu, leurs blasphèmes affreux,
 » Ainsi que du serpent doivent t'éloigner d'eux.
 » Il t'est permis de fuir, mais non d'être parjure ;
 » Même au prix de ton sang conserve ta foi pure ;
 » Rappelle des martyrs le glorieux trépas ;
 » La main qui les soutint affermira tes pas.
 A ces mots, enflammé d'un courage inflexible,
 Il brave du tiran la menace terrible.
 » Oui, cruel, lui dit-t-il, je serai ton vainqueur ;
 » Ma force vient d'en-haut : ma bouche ni mon cœur
 » Ne trahiront jamais la foi que j'ai reçue ;
 » Ton homicide fer n'allarme point ma vue.
 » Je crois que Dieu le fils à son père est égal ;
 » Qu'il est mon rédempteur né d'un sein virginal.
 » Rien ne me changera : frappe, tranche ma tête :

Quel honneur ne fait-il pas à son ancienne patrie, &
 quel protecteur auprès du tout-puissant ? Mais par un
 contraste désagréable, j'ai oui dire que l'hérétique & bar-
 bare Malet qui trancha la tête à Saint-Gaudens, étoit
 natif ou originaire d'un autre hameau voisin de Nerous,
 appelé les Malets, où il y a encore, dit-on, une famille
 misérable qui porte son nom. Si c'est de père en fils, elle
 a au moins treize siècles d'ancienneté : exemple, peut-être,
 unique, mais qui en fera la preuve authentique ?

» Ce jour fera pour moi le plus beau jour de fête ;
 » L'univers apprendra qu'un berger de treize ans ,
 » A vaincu par sa foi le plus fier des tirans ,
 Tu seras obéi , lui répond cet impie :
 Et ta témérité va te couter la vie.
 Il leve alors l'acier qu'animoit son courroux ,
 Et le jeune Gaudens expire sous ses coups.
 Qui pourra dignement retracer nos allarmes ?
 Jour funèbre combien , vas-tu coûter de larmes !
 Tout s'effraye , & s'enfuit dans le fonds des forêts ,
 Malet , loin d'en fremir rit de ses noirs forfaits.
 Aimable & saint berger , hélas ! cette retraite
 Ne retentira plus du son de ta musette.
 Echos , réditez-nous ses divines chansons.
 Tendre mère , voilà le fruit de tes leçons.
 Tu pâmes à l'aspect de son sang qui ruisselle !
 Et son ame jouit d'une gloire immortelle.
 Pourquoi te lamenner ? tes vœux sont accomplis ;
 Dans peu tu prendras place à côté de ton fils ;
 Tu verras son triomphe honoré sur la terre ,
 Son tombeau couronné de palmes & de lierre.
 Ce n'est pas tout , le Ciel daigne me reveler
 Des honneurs plus brillants dont je vais te parler :
 Sa mémoire fera d'âge en âge chérie ;
 Le Ciel en sa faveur bénira ta patrie ;
 Un jour le petit Mas portera son saint non ,
 Et de son lieu natal il sera le patron ;
 Nos mains lui dresseront des autels magnifiques
 Qui seront consacrés par ses saintes reliques ;

Et deux fois tous les ans, jours des plus folemnels, (1)
 Les parfums fumeront sur ses sacrés autels ;
 Sous un pavillon d'or, on verra son image ;
 Et chacun dans ces jour lui rendra son hommage.
 En vain un autre impie, (2) après plus de mille ans,
 Viendra dans un brasier jetter ses ossements :
 Une invisible main trompant ses soins infâmes ,
 Des restes précieux échapperont aux flammes.
 Nos cœurs , à leur aspect , s'élèveront vers lui ;
 Dans nos calamités il sera notre appui.
 Nos crimes en seront l'origine funeste :
 Tu fléchiras, grand Saint , la colere celeste.
 En lui représentant le sang que tu versas ,
 Ton suffrage & nos pleurs desarmeront son bras.
Heureux les habitants des lieux qui t'ont vu naître !
 Le chantre de ta gloire a le bonheur de l'être.
 Daigne leur obtenir un bien plus précieux :
 Le bonheur d'être un jour avec toi dans les cieux.

(1) *Le 30 Août & le Lundi après l'ascension.*

(2) *Mongoméri.*



 LES REGRETS DE LA FRANCE,

O U

L'ÉLOGE FUNÈBRE DE LOUIS XV.

Aux Dames de France , filles dudit feu Roi (1)

O D E.

LA Seine retentit de cris épouvantables.
 Par-tout les ris , les jeux ont suspendu leur cours ;
 France , c'en est donc fait ; les Parques implacables ,
 Du bien-aimé Louis ont moissonné les jours.

Combien a-t-il été le jouet de leur rage !
 Tu pâlis à l'aspect de ses cruels tourments ;

(1) Je composai cet éloge immédiatement après la mort de Louis XV. Je n'ai jamais osé le rendre public, de peur de me voir éclipsé par des concurrents plus versés que moi dans la poésie. Personne , que je sache , n'a paru sur la scène , ce qui m'a enhardi à l'impression de cet ouvrage , qui , s'il n'a d'autre mérite , aura du moins , en fait de vers , celui de la nouveauté , & sera toujours un témoignage édifiant de mon amour & de ma vénération pour mon Roi.

Plus étonnée encore en voyant son courage
Constamment soutenu jusqu'au derniers moments.

Fiers tirans , qu'éblouit l'éclat de vos conquêtes ,
Voyez dans ce Monarque un triomphe plus beau :
Sa foi comme un rocher au milieu des tempêtes ;
Mais vous connoissez peu ce céleste flambeau.

Vous mettez votre gloire à ravager la terre ;
Louis borna la sienne à regner dans les cieux ;
Sa mort nous a frappés comme un coup de tonnerre :
Et la votre répand l'allégresse en tous lieux.

Fuyez , sauvez vos jours , Princesses magnanimes ,
L'air que vous respirez est un souffle de mort ;
Des regrets superflus déplorables victimes ,
Voulez-vous ajouter à la rigueur du sort ?

Il n'est plus : vous perdez le pere le plus tendre ;
Nous le meilleur des Rois. Perdons-nous moins que
vous ?

Lifons notre destin sur cette auguste cendre.
Le cadavre d'un Roi ! quelle leçon pour tous !

Ce corps que la nature orna de tant de grâces ,
Ce front majestueux où regnoit la douceur ,
Tous ces beaux traits flétris ne laissent sur leurs traces ,
Qu'un spectacle affligeant dont l'œil frémit d'horreur.

Que tu lui fus utile ! ô venin homicide ? (1)
Dont le souffle empesté n'épargne aucun mortel.

Des plaisirs , des grandeurs il voit l'immense vuide ;
De là ces vifs remords qui désarment le Ciel.

Son cœur lui reprochoit des moments de foiblesse ;
Il en rougit pour vous , corrupteurs odieux.
Mille fois il maudit cette infernale adresse ,
Dont vous futez séduire , & fasciner ses yeux.

Une ame droite & pure est facile à surprendre.
Ah ! s'il eut embrassé vos dogmes corrompus ;
De votre impiété s'il n'eut su se défendre ,
O foi chrétienne ! ô mœurs ! vous n'existeriez plus.

Oui , grand Dieu , sans son zèle & ses pieux exemples ,
Sans la crainte des coups de son bras courroucé ,
Sur nos rives déjà tu n'aurois plus de temples ,
Et son trône peut-être eut été renversé.

Du moins c'est là le vœu , le seul but de l'impie ;
Il semble n'en vouloir qu'à la religion.
Qu'on lui donne la force , & sa noire furie ,
De toute autorité déchirera le nom.

Louis , Roi très-chrétien , fils aîné de l'Eglise ,
O que tu méritas ces titres glorieux !
Vainement ce prothée en agneau se déguise ,
Tu ne vis dans son cœur qu'un lion furieux.

Ta marche fut toujours entre le fanatisme
Et les fougueux écarts de l'incrédulité.
Entre ces deux ecueils , le pur christianisme
Brille aux yeux de quiconque aime la vérité.

L'Eglise en est l'organe & l'oracle infallible ;
 Par tout en butte aux traits du crime & de l'erreur ;
 Toujours persécutée , & toujours invincible ;
 Louis de ses tirans fut toujours la terreur.

Aux vœux de cette mère , aussi le Ciel propice ;
 Vingt fois au noir trépas arracha ce cher fils ;
 Et nous n'attribuons qu'à cette protectrice ,
 La durée & l'éclat de l'empire des lis.

Unique rejetton de la tige royale ,
 Louis dès le berceau fit trembler pour ses jours.
 Quel désordre eût suivi cette perte fatale !
 L'Eglise obtint d'en-haut le plus puissant secours.

Elle lui doit aussi la fin de ces querelles ,
 Qui troublèrent long-temps la paix avec Thémis.
 Tous les droits respectifs de ces sœurs immortelles ;
 Sont fixés pour toujours & leurs cœurs réunis.

Monarques , voulez-vous affermir vos Couronnes ?
 Alliez comme lui , ces deux filles des Cieux.
 Du sacré diadème elles font les colonnes ;
 Ne redoutez rien tant que de rompre leurs nœuds.

A cette ardente soif d'envahir des Provinces.
 En y portant l'effroi , la désolation ,
 Opposez de LOUIS , modèle des bons Princes ,
 L'amour , l'humanité , la modération.

Lui seul du grand Henri nous retracoit l'image ;

Même fonds de candeur , même fatalité (1).
Tous deux n'achevons pas , & qu'un épais nuage
Derobe ces horreurs à la postérité.

Son caractère étoit un excès de clémence ,
Envers les malheureux , telle étoit sa douceur ,
Qu'il eût à l'assassin pardonné sa démençe ,
S'il n'avoit consulté que la voix de son cœur.

Généreux Magistrats , malgré vôtre disgrâce ,
Vous pleurez , comme nous , la mort de ce bon Roi.
Assurés que l'intrigue abusant de sa place ,
Par d'iniques ressorts avoit surpris sa foi.

Son jeune successeur peut seul tarir nos larmes.
Déjà sa bienfaisance a surpassé nos vœux.
Tout en lui nous annonce un regne plein de charmes ,
Vous touchez à la fin d'un exil glorieux.

Et toi société célèbre & trop puissante ,
N'impute tes malheurs qu'à ton ambition :
Tu pouvois toujours être heureuse & florissante ,
En imitant celui dont tu portois le nom.

Le vuide qu'a laissé ta gloire ensévelie ,
Ne peut être , il est vrai , rempli facilement :
Mais si tes faits sont tels que Thémis les publie ,
LOUIS à ta ruine a souscrit fagement.

(1) Tous deux furent assassinés , mais Louis XV
fut plus heureux dans son malheur que Henri IV. Sa
blessure ne fut pas mortelle , graces , dit-on , à sa four-
rure d'hiver.

La paix, la seule paix avoit pour lui des charmes ;
 Ce n'est qu'en sa faveur qu'il aiguïsa ses traits.
 Le sang qu'il repandoit faisoit couler ses larmes ;
 Et l'ennemi vaincu célébroit ses bienfaits.

O champs de Fontenoi, témoins de sa victoire ,
 Vous le futez aussi de ses gémissements.
 Les ennemis vaincus , aux fastes de l'histoire ,
 Ont gravé de leurs mains ses tendres sentiments.

Les mourants & les morts déchirent ses entrailles ;
 A ce spectacle affreux , il s'écrie , ô mon fils !
 Voyez l'horrible effet des sanglantes batailles ,
 Et n'enviez jamais des lauriers à ce prix.

Vers les sources du Rhin , à grands pas il s'avance (1) ,
 Pour repousser l'effort de l'aigle audacieux ;
 La fièvre l'affaillit : bientôt sa violence
 A deux doigts du cercueil met ses jours précieux.

On n'entend que des pleurs , tout tremble pour
 sa vie.
 Enfin le Ciel fléchi le rend à nos soupirs.

(1) Ceux qui pourroient s'offenser de trouver ici ,
 ou ailleurs , des anacronismes , se rappelleront ces vers
 de Boileau.

Loin ces rimeurs craintifs.

*Qui , chantant d'un Héros les progrès éclatans ,
 Maigres historiens , suivent l'ordre des temps.*

Soudain de tous les fronts la tristesse est bannie ;
Il met , en se montrant , le comble à nos desirs.

Français , tu vis alors éclater sa tendresse :
D'un réciproque feu, ton cœur fut enflammé.
LOUIS, dans ces transports d'amour & d'allégresse ;
Reçut & mérita le nom de Bien-aimé.

Si l'on se fut toujours réglé sur sa prudence ,
Son doux regne n'eût vu que des jours lumineux ;
Mais la rivalité , la mesintelligence ,
L'enveloppoient souvent de brouillards ténébreux.

France , ce n'est point lui qui forma cet orage ;
Qui faillit t'engloutir sous la fureur des flots.
Non jamais tes malheurs ne furent son ouvrage ;
Il ne participa qu'à tes tristes sanglots.

Tranquille , mais profond & sûr dans ses lumières ;
Nul sur tous les hasards n'avoit l'œil comme lui ;
Mais souvent dans le choc des sentiments contraires ,
Sa douceur l'entraînoit aux volontés d'autrui.

(1) LOUIS n'écoutant plus que sa propre sagesse ,
De la France aux abois fut le restaurateur.
Tant de sang répandu l'attendrit & le presse ,
A demander la paix qu'il arrache au vainqueur.

Pacifique Héros , l'olive bienfaisante ,
T'a bien plus illustré que des lauriers sanglants.
Tout reprit dans le calme une face riante ,
Les sciences , les arts , les vertus , les talents.

(1) Tous les mauvais succès étoient mis sur son compte
chez les esprits vicieux les rois ont toujours tort
et les chefs en défaut couvrent ainsi leur honte
ou vont nous alléguer les caprices du sort
Louis etc

Il remit en honneur le soc & la houlette :
 Le laboureur, sur-tout, enhardi par ses dons,
 D'un bras infatigable écartant la disette,
 Sur d'incultes déserts, fait des riches moissons. (1).

(1) Sur d'incultes déserts, &c. Je cite, pour exemple, les Landes de Landorte, ces Landes qu'on devroit appeler plutôt Landes de Stancarbon, à cause de la proximité de ce Village, & parce qu'elles y confrontent immédiatement dans toute leur longueur, qui est d'une lieue, sur un quart de lieu de large. Ces Landes étoient autrefois un désert vaste & affreux, appartenant au Roi, sous l'administration de la Maîtrise de St. Gaudens ; indépendant de toute Paroisse, & où il n'y avoit jamais eu ni culture, ni habitations. Elles commencent à demi-lieue de St. Gaudens, tirant vers Toulouse. La grande route les traverse presque d'un bout à l'autre.

Vers l'an 1770, le Roi en accorda cent arpens royaux au sieur Catherinot, habitant de St. Gaudens, sous-Ingénieur des Ponts & Chaussées

En 1773, Sa Majesté céda tout le reste de ces Landes, avec titre de Seigneurie, à Mr. le Chevalier de Noé, Mestre de Camps de Cavalerie, qui les a inféodées sous la réserve de la dixième partie de toute sorte de production, & de deux sols de fief par arpent. Mais avant cette inféodation, le mauvais succès qu'eût d'abord la culture du sieur Cathérinot découragea les esprits ; personne n'osoit se hasarder. Mr. le Chevalier de Noé n'étoit pas assez riche pour fournir aux frais d'un si vaste défrichement. Lui & un fameux cultivateur, faisoient les plus beaux

Aux exploits belliqueux la jeunesse aguerrie ;
 Apprit par ses leçons à braver le hafard ;
 A tout facrifier pour la chère Patrie ;
 A devenir un jour fa gloire & fon rempart.

*raisonnements du monde , mais qui ne convertirent per-
 sonne. Désolé & presque sans espérance , Mr. le Chevalier
 de Noé implora les lumieres & le secours de Mr. le Mar-
 quis de Noé , son frere , Seigneur de Stancarbon , & Maré-
 chal des Camps & Armées du Roi. Ce Seigneur parla
 avec tant d'énergie , & mit tant d'intérêt dans ses discours ,
 qu'il reveilla les esprits engourdis ; enfin , l'émulation fut
 telle que ce vaste terrain ne pût suffire pour contenter
 tous ceux qui en demandèrent. Il commença par ses vas-
 saux , misérables pour la plupart. Il les enhardit , leur
 promit & leur donna du secours.*

*L'ardeur pour le travail , l'industrie , des bras infati-
 gables forcerent la nature à devenir féconde sur un sol
 naturellement froid , maigre & si stérile , qu'à peine les
 brebis pouvoient y paître.*

*Ceux qui avoient traversé ce désert inculte , furent
 étonnés d'y voir une étendue immense de champs couverts
 de moissons abondantes. Mr. le Marquis de Noé , maître
 de garder pour lui tout ce qui pouvoit être à sa biensé-
 ance , ne voulut jouir de rien , que de la douce satisfac-
 tion d'avoir secouru la misère.*

*Père spirituel de mes Paroissiens , je voulus aussi con-
 tribuer à leur bien-être temporel , persuadé qu'il influe
 sur le salut des ames , & que Dieu est aussi mal servi*

C'est

C'est lui qui nous traça ces routes admirables ,
 D'un Roi sage & puissant monumens éternels ,
 Fruits de tant de sueurs , de plaintes lamentables ,
 Mais qu'en suite on bénit par des vœux solempnels.

dans une extrême pauvreté, que dans l'abondance de toutes choses.

Les Droits Seigneuriaux sont fixés à soixante setiers de grain, le setier est composé de six mesures de St. Gaudens, & quarante gelines ou poules : droits exorbitants pour un chétif village, dont la moitié du fonds, & le meilleur, appartient au Seigneur. Ce grain se leve sur les feux allumans. Tous sont solidaires les uns pour les autres, & les plus pauvres payent autant que les plus aisés ; ce qui cause des émigrations, sur-tout, sous des fermiers impitoyables.

Aujourd'hui leur joug est un peu plus doux, parce que le Seigneur fait régir ses biens sous ses yeux, & que sa charité l'engage à relâcher tous les ans beaucoup de son droit, sur-tout en faveur des pauvres veuves.

Je lui proposai donc une chose qui tournoit à son avantage & au profit de ses vassaux. C'étoit d'insérer dans tous les actes, que tous ceux qui bâtiroient sur lesdites Landes, payeroient la rente ou la quete, comme l'on dit ici, à la décharge de la Communauté de Stancarbon. Ma proposition fut accueillie favorablement. On a déjà bâti dix à douze habitations, le long de la grand'route, ce qui la rend plus sûre pendant la nuit qu'elle ne l'étoit autrefois en plein midi.

Puissent tant de beaux traits le venger de l'outrage
 Qu'on lui fait pour un foible , étranger à ses goûts.
 Frondeurs, vous parut-il moins vigilant, moins sage ,
 Moins sensible à nos maux , & moins cheri de tous ?

Les chemins qui conduisent à ma Paroisse étoient impraticables ils sont aujourd'hui à l'instar de la grand' route , à laquelle plusieurs aboutissent ; désorte qu'avec une paire de vaches , on fait plus qu'on ne faisoit autrefois avec deux paires de bœufs ; aussi tout y a pris une face riante.

On doit cette heureuse métamorphose aux soins dudit Seigneur , lequel après avoir servi son Prince quarante ans au moins , avec autant de gloire que de fidélité , se plaît à consacrer les loixirs de sa vieillesse au bonheur de ses vassaux , mes Paroissiens. J'aurois pu seconder ses vues , si le Roi n'eût exempté de la dîme les nouveaux défrichements. J'aurois jouï dix ans d'une novale qui m'auroit donné au moins cent cinquante setiers de grain tous les ans. A peine en ai-je trente ; mais les richesses aveuglent ; les personnes de notre état ne doivent demander à Dieu , comme Salomon , que le simple nécessaire : tribue tantum victui meo necessaria ; mais comment secourir la pauvreté quand on est soi-même pauvre ?

Si ces détails & autres sont indifférents & ennuyeux pour les étrangers , peut-être plairont-ils aux habitans de ce pays. Il est difficile d'être au gré de tout le monde , & de trouver des ouvrages universellement applaudis ; j'en ai vu mis au rebut dans une Académie , & les mêmes

Jamais la volupté n'étouffa dans son ame
Le cri de la vertu, l'horreur pour les forfaits.
Jusques dans ses bras même, il regrette & réclame
Ces jours purs qu'il couloit dans le sein de la paix.

Combien de fois eût-il brisé ces viles chaînes,
Sans l'accord séducteur de vos perfides voix ?
Oui, LOUIS, sans vos chants, séduisantes syrènes,
Eût été le meilleur & le plus grand des Rois.

Sa jeunesse annonça tout ce qu'il faut pour l'être ;
Juste, compatissant, affable, généreux.
Quel crime de souiller le cœur d'un si bon maître !
Qui n'étoit satisfait qu'en faisant des heureux.

*couronnés dans une autre. Pour moi je serai très-flatté,
si en parlant des miens, on dit avec Horace.*

» Laudatur ab his, culpatur ab illis.

Il est loué des uns & censuré des autres.

Horace se vançoit, en parlant de ses vers, d'avoir
élevé un monument aussi durable que le bronze.

Exegi monumentum aere perennius.

Et il se rendoit justice : je me la rends aussi en
craignant beaucoup que les miens ne meurent dès
le jour de leur naissance. C'est le triste sort de la plu-
part des livres. Il y en a trop, la vie la plus longue,
est trop courte pour en lire un millièbre.

S'il désire en mourant d'étendre sa carrière ,
 Ce n'est que pour guérir le mal qu'il ne fit pas.
 Faut-il , cruel destin , qu'ainsi que ~~le~~ le vulgaire ,
 Le sage & le héros soient soumis au trépas ?

O Poètes fameux , célébrés sa mémoire.
 Vous , sur-tout , qu'il combla de bienfaits & d'hon-
 neurs ,
 Ou , pour orner ces vers consacrés à sa gloire ,
 De vos brillants tableaux , prêtez-moi les couleurs.

Mais d'un faux merveilleux évitez le langage ;
 Ne nous présentez pas pour attendrir nos sens ;
Le Soleil sans clarté , les oiseaux sans ramage (1) ,
Les fleuves arrêtés , les troupeaux languissants.

Un Monarque Chrétien , un Héros véritable ,
 Digne par ses hauts-faits de l'immortalité ,
 Peut-il avoir besoin des attrails de la fable ,
 Pour transmettre sa gloire à la postérité ?

Ingrats ! Qu'attendez-vous ? Déjà la renommée ,
 En longs habits de deuil , les yeux baignés de pleurs ,
 A dans tout l'univers , de la France allarmée ,
 D'une lugubre voix publié les douleurs.

A ce bruit tout s'émeut , & rien ne nous ranime !
 Non , il est trop vengé de votre injuste oubli.
 Rime , ce qui dit plus que la plus noble rime ,
 Retentit des soupirs du grand Ganganelli.

(1) *Le Soleil sans clarté &c. Ce vers & le suivant
 sont de Greffet.*

AUX NOURRISSONS DES MUSES,

MES COMPATRIOTES.

O D E.

M O N T S altiers qui de Pyrène,
Portez le célèbre nom,
Quel de vous de l'Hypocrène,
Borde le sacré valon ?
Vers les sources de Garonne,
Des sœurs du fils de Latonne, (1)
Je cherche l'illustre Cour.
Quelle rive plus charmante,
De cette troupe savante,
Pouvoit fixer le séjour.

O recherches inutiles !
Ces doctes divinités
Ont déserté nos aziles,
Pour la pompe des Cités.
Il n'est plus cet heureux âge ;
Où les fleurs & le feuillage
Formoient les palais des Dieux.

Calliope , Terpsicore ,
 Envain donc je vous implore ,
 Vous n'habitez point ces lieux.

Redoutez-vous l'âpre Bise
 Qui fiffle dans nos vallons ?
 Mais la Seine & la Tamise
 Sentent des hyvers plus longs.
 Votre goût , vierges savantes ,
 Et trop souvent indigentes ,
 Vous enchaîne auprès des Rois ,
 Vous éternisez leur gloire ,
 Et vous filles de mémoire ,
 Les charmez de votre voix.

Sur cette rive déserte ,
 Loin des vivans & des morts ,
 La nature à pure perte ,
 Nous inspire ses transports ;
 Et pour comble de disgrâce ,
 Les besoins plus que la glace ,
 Etouffent ses beaux élans.
 L'ame tombe en défaillance ;
 Combien la pâle indigence
 Nous dérobe de talens !

Aussi chez nos bons ancêtres ,
 Je ne trouve aucun secours :
 Leurs jours couloient sous des hêtres ,
 Parmi les loups & les ours.
 Le feu des Muses romaines

Avoit perdu dans les chaînes
 Sa puissante activité :
 Les Diables & les Sorcières
 Succéderent aux lumières
 De la sage antiquité.

Envain je cherche à m'instruire,
 Avec leurs rustres neveux ;
 Pas un qui sache me dire
 Ce qui s'est fait avant eux ;
 Qui gît sous ce marbre antique ; (1)
 Qu'est-ce que ce tas de brique ;
 Ces vieilles inscriptions ;
 D'où vient le nom , quel est l'âge
 De ce Fort , de ce Village :
 Inutiles questions.

Quel plaisir que des archives
 Des faits les plus importants !
 Les hutes les plus chétives
 En fourniroient de frappans.
 Las de César , d'Alexandre ,
 Je serois charmé d'entendre
 L'Histoire de mon pays.
 Le moindre trait m'intéresse ;
 Mais le grand fait notre ivresse
 Nous voulons être éblouis.

Une Bergere hardie ~~(1)~~

(1) Stancarbon , quoique chétif Village , offre des
 monumens de l'antiquité la plus reculée. Je les réduits à

Par un trait bien dangereux ,
Vient d'arracher son amie

trois , parce qu'ils sont les plus remarquables.

1^o. Il y a environ quarante-cinq ans que dans un endroit isolé , on trouva parmi des broussailles , un rond de vingt à vingt-quatre pieds de diamètre , entouré de grosses pierres communes , allant toujours en bosse jusqu'au centre. Au milieu de ce rond , on aperçut une grosse pierre d'un marbre grossier , couleur d'ardoise , en forme d'un mausolée , mais sans inscription : peut-être que l'humidité , & le laps de temps les avoient effacées , comme il est souvent arrivé.

On trouva sous cette pierre plusieurs cadavres , pieds contre pieds , qui se mettoient en poudre dès qu'on les remuoit. La fosse & la pierre qui les couvroit , avoient au moins neuf pans en longueur , & trois pans & demi en largeur. Elle étoit entourée de pierres plates , si bien adoptées , que rien ne pouvoit y pénétrer. Toutes ces pierres furent enlevées ; on combla la fosse de terre , & aujourd'hui on laboure sur ces cadavres. Ces squelettes indiquoient des personnes d'une taille avantageuse.

Mais qui étoient ces personnes pour ensevelir leurs corps avec tant de distinction , & à si grands frais ? Pourquoi plusieurs dans une même fosse ? Pourquoi dans un désert ? Depuis quel temps y étoient-ils ? Questions inutiles. Il n'y a ni écrit ni tradition.

2^o. A peu de distance de la Garonne , qui est au pied de Stancarbon , il y avoit un grand chemin bien pavé , qui vraisemblablement étoit un ouvrage des Romains. On dit

Des griffes d'un monstre affreux ;

C'étoit au fein des ténèbres ; *voies . . p. 22*

qu'il commençoit à Seiffès , à deux lieues de Toulouse , & finissoit à Lion de Comminges , aujourd'hui St. Bertrand ; & qu'un Auteur ancien en fait mention.

On connoît encore la direction de ce chemin dans toute l'étendue de la Parroisse ; mais la Garonne , qui a une pente naturelle vers le Nord , dont elle s'est approchée , & s'approche toujours insensiblement , l'a détruit dans toute la partie Orientale. Entre son lit actuel & l'ancien , il s'est formé une prairie vaste & fertile.

En tirant vers le Couchant , les laboureurs ont dégradé & anéanti ce chemin par tout où ils l'ont trouvé , parce qu'il nuisoit à la culture de leurs champs : de sorte qu'il n'en reste aucun vestige que dans un petit espace auprès d'une maison. Il y a dix à douze ans que le maître de cette maison , faisant un fossé entre son champ & ce chemin , trouva plus de quatre-vingts fers de cheval , semés par-ci ci par là , & d'une largeur extraordinaire ; mais il n'en tira presque aucun avantage , parce que le temps & l'humidité avoient dénaturé le fer.

Demander par quel événement ces fers se trouverent là ; & depuis quand ils y étoient , c'est faire d'autres questions inutiles.

3°. On voit encore dans la partie Orientale de la Parroisse , des vieilles mazures , qu'on appelle les Chapelles. On dit qu'il y avoit un couvent ; mais de quel Ordre ? Qui l'a détruit ? Pourquoi ? Depuis quel temps ? On dit ; voilà toute la preuve.

D'autres massiacres funèbres
Avoient glacé les esprits.

J'ai vu au pied de ces mazures de gros tas de pierres qu'on a emportées des maisons , pour bâtir & pour la construction de la nouvelle route qui va de St. Gaudens à Toulouse. Ceux qui sont venus avant nous , ont profité de ce qu'il y avoit de plus précieux. Dans un quarré voisin de ces mazures , des laboureurs ont levé avec la charrue quantité d'ossements de morts , ce qui fait présumer que c'étoit un cimetière.

Bien au-delà de ces mazures , vers le Levant , & surtout vers le Couchant ; on voyoit des vastes champs couverts de brique ; mais la Garonne les a extrêmement retrecis , & dans le dernier débordement , en 1772 , elle a presque anéanti une vaste prairie & le canal qui y portoit l'eau.

On dit qu'il y avoit une Ville dans ces champs couverts de brique. Il falloit bien qu'il y eût une Ville ou un Village ; du moins le sol étoit suffisant pour contenir une ville beaucoup plus grande que St. Gaudens : mais quel nom portoit-elle ? en quel temps existoit-elle ? Qui l'a détruite , tout est muet.

Si nous avons l'histoire véritable de toutes ces choses là , avec quel plaisir la lirions-nous ? Je ne parle pas de deux autres petites mazures , où l'on n'a trouvé que des ossements de morts. Il paroît clair que dans le premier temps il n'y avoit ni culture ni habitans que dans la plaine de Garonne , comme le fonds le plus fertile.

Le Nord , qu'on appelle Landes , n'étoit que des bois à

Héroïne sans naissance ,
 Une lâche indifférence ,
 De ta valeur fut le prix.

Que fit pour toi la Patrie ,

haute futaie. J'y ai vu dans mon enfance des chênes d'une grosseur énorme. Il n'y en a pas un aujourd'hui ; tout est défriché & ailleurs de même , aussi le bois se vend le trible.

Je passe aussi sous silence bien des ustensilles , des outils & autres antiquités curieuses que des gens agrestes ont laissé perdre , n'en faisant aucun cas , & que ceux qui ont quelque goût auroient saisi avec enthousiasme.

L'avarice donne tout à l'or & à l'argent , & rien à la curiosité. Si l'on fait des fouilles , c'est pour des métaux. On fait que le vulgaire suppose toujours des trésors dans des vieilles mazures & dans des Châteaux délabrés & abandonnés : il peut y en avoir : mais le mal ou la bêtise est de croire que ces trésors sont sous la puissance & la garde du Diable , & qu'il faut bien du grimoire pour les arracher de ses griffes.

Brametique est sur-tout célèbre par les superstitions qu'on y a pratiquées. C'est une vieille & petite mesure dans la Vallée de Barouffe , Diocèse de Comminges , sur le penchant d'un monticule , au pied de laquelle est un autre profond , où est caché le prétendu trésor , & le dragon infernal qui le garde , & que nul sortilège n'a pu endormir.

Je ne raconterai pas toutes les extravagances que ces fanatiques imposteurs ont débitées à ce sujet ; le mélange

O mortel trop généreux !
 Lorsque ta main aguerrie
 Terrassa ce monstre affreux ?
 Tu fis cesser nos allarmes :
 On ne versa plus de larmes :
 Chacun te dû t son repos.
 Pas un ne t'en rendit graces.
 Console-toi , les disgraces
 Nous rapprochent des Héros.

La plus douce des amorces
 Doit sans doute être l'honneur ;

qu'ils ont fait du sacré & du profane , pour évoquer le Diable ; les choses prodigieuses & terribles qu'ils ont vues & entendues , sur-tout pendant la nuit. Mais au lit de la mort , ils ont tenu un langage bien différent , avouant ingénument qu'ils n'avoient vu ni entendu que ce que tout le monde peut voir & entendre , c'est-à-dire , rien.

Si l'on faisoit un recueil de tout ce que la sotte crédulité & l'imposture débitent sur les devins & devineresses , dont elle a été mille fois la duppe ; sur le Loup-Garou , la Bête Noire ; sur le Diable & les Sorcières ; sur les Possédés & les Revenans , & enfin sur les sortilèges qu'elle a employés , on feroit un volume aussi gros que Calepin. Peut-être il seroit plus efficace que tous les Catechismes , les Sermons , & que les raisonnemens des Philosophes. La superstition & le fanatisme s'y verroient démasqués , & auroient peut-être honte d'être exposés à la dérision publique.

Mais le pain nourrit nos forces :
 Sans lui tout n'est que langueur.
 L'Écrivain a beau me dire
 Qu'il ne cherche qu'à m'instruire ;
 Trop content de ce seul prix.
 Sans un peu d'or , ou de gloire ,
 Dans le temple de mémoire ,
 Peu de noms feroient inscrits.

Sais-tu qu'on rit , qu'on badine
 Sur mes vers qu'on n'a point vus ?
 Oui , quand l'ennui m'assassine ,
 Je fais ma cour à Phébus :
 Mais je ne m'ouvre qu'aux sages ;
 Et quelque fois leurs suffrages
 Ont enhardi mon crayon.
 Qu'un sot me loue , ou me blâme ;
 Il ne produit dans mon ame ,
 Aucune sensation.

Nous rougissons des chimères
 Qu'adoroient nos bons aïeux.
 Avec toutes nos lumières ,
 Sommes-nous plus curieux ?
 A peine favoient-ils lire :
 Nous ignorons l'art d'écrire ;
 Toujours Gaulois ou Gascons ;
 Nous manquons de goût , de livres ;
 Occupés ~~de~~ plutôt ivres
 De la terre où nous rampons.

Les arts , le christianisme ,
 Ces deux flambeaux des mortels ,
 Du farouche fanatisme ,
 Ont renversé les autels.
 La vertu , la politesse
 Ont adouci la rudesse
 Et la fureur des esprits ;
 Mais les neuf Sœurs & les Graces
 Ont toujours suivi les traces
 Du grand Monarque des lys.

Rarement dans nos azyles
 Elles jettent un regard :
 Tout ce qui vit loin des Villes ,
 Est barbare à leur égard.
 Le mérite sous le chaume ,
 Sur-tout au bout du Royaume ,
 Est donc comme enseveli :
 Toujours timide & sauvage ,
 N'osant percer son bocage ,
 Il expire dans l'oubli.

Combien de talens célestes
 Effrayés de toutes parts !
 Mais loin , préjugés funestes
 A la gloire des beaux arts.
 N'alléguons plus des excuses :
 Par tout les savantes Muses
 Ont répandu leurs rayons.
 Non , non , volage jeunesse ,

N'accuse que ta paresse ,
Ou tes folles passions.

Vois les travaux , l'industrie
Du Berger , du Laboureur :
Tandis que ton inertie
S'engraisse de leur sueur ,
L'un fournit ta nourriture ,
L'autre ta riche parure :
Mais pour eux que feras-tu ?
Comment un jour les instruire ,
Les éclairer , les conduire ,
Sans sciences , sans vertu ?

Seras-tu pasteur des âmes ,
Ministre des saints Autels ?
Combien vas-tu dans les flammes
Précipiter de mortels !
Thémis te plaira peut-être ;
C'en est fait de leur bien-être ,
Ton conseil est leur fléau.
Veux-tu choisir Esculape ?
Quel hazard , si l'on échappe
A l'homicide ciseau !

Reste la gloire des armes :
Mais tu n'as pas l'air guerrier.

L'oisiveté fait tes charmes :

Végète sur ton foyer.

On te siffle dans la rue :

S'il le faut , prends la charrue ;

Ne gruge plus tes parens.
 Malgré ce triste spectacle ,
 Tu passes pour un oracle
 Aux yeux de ces ignorans. (1)

Autre écueil bien redoutable :
 C'est le jeu , fils de l'ennui ;
 D'abord d'un calme admirable,
 Mais bientôt évanoui.
 L'humeur s'échauffe & s'enflamme ;
 Plus de tranquillité d'ame ,
 Quand la fortune est d'airain :
 On se pousse , on se repousse ;
 Sans pitié l'on se détrouffe ;
 N'est-ce pas l'air de Mandrin ?

De ton étude frivole ,
 Autre honteuse raison :
 Tu fors d'un maître d'école
 Aussi bête qu'un oïson ;
 C'est ta faute & non la sienne :
 Des classes rompant la chaîne
 Tu t'ériges en Saphos (2) ;
 Mais que fera l'ânerie ,
 Assise en Philosophie ?
 Grossir la liste des fots. (3)

(1) *Qui souvent ne savent pas lire.*

(2) *Philosophe.*

(3) *Je n'en veux qu'aux ignorans , qui le sont par leur faute.*

Mon burin est un peu rude ;
 Mais y vois-tu rien d'outré ?
 Sois tout entier à l'étude,
 Et tout sera réparé.
 Rougis de ton ignorance ;
 C'est un pas vers la science ;
 Connois & suis ton talent.
 Combien, après leur jeunesse ;
 Arrachés à leur mollesse ,
 Se sont fait un nom brillant !

Un effort hardi , sublime ,
 Peut corriger tout retard ;
 Un cœur que la gloire anime
 Ne redoute aucun hasard.
 Imite de grands modèles ;
 Parmi tant de fleurs nouvelles ;
 Pique toi d'un heureux choix.
 J'ai décrié ma patrie ;
 Mais l'antique barbarie
 Ne regne plus dans nos bois.

Nos vallons de la Garonne ;
 T'offrent de nombreux amis ,
 D'Appollon & de Bellone ,
 De Minerve & de Thémis.
 Marche, vole sur leur trace ,
 Et plein d'une noble audace ,
 Aspire aux premiers honneurs :
 Mais ne fors point de ta sphère ;

Aime toujours & révère
La foi, l'état & les mœurs.

J'ai vécu dans ^{l'indolence} ~~l'ignorance~~ ;
Mais j'ai toujours reconnu
Que les talens , la science ,
Nous nuisent sans la vertu.
Fuis le fracas de la ville ;
Je dois à ce bois tranquille
L'ardent désir de savoir :
Mais, fut-elle plus charmante ;
Crains de la rime attrayante ,
Le tyrannique ~~furoir~~ ^{pouvoir}

C'est trop tard que je m'y livre ;
Qu'elle a fasciné mes sens :
Toi , qui peux plus long-temps vivre ,
Use mieux de ton printemps.
Souviens-toi que le génie ,
Moins encore la manie ,
N'est point le seul Dieu des vers.
Si l'art , si le goût n'éclaire ,
On rampe dans la poussière ,
Ou l'on se perd dans les airs.

Je devois , en homme sage ,
Mettre à profit ma leçon ;
Mais la rime est une rage
Plus forte que la raison.
Je te plains si c'est la tienne :
Quelle longue & dure gêne ,

Souvent pour se voir sifflé !
 De ma verve infortunée ,
 Ce sera la destinée ;
 Phébus me l'a révélé.

Si tu ne sens l'influence
 De cette divinité ,
 Dans les champs de l'éloquence ,
 Promène ta liberté.
 Les fleurs y font aussi belles :
 Propose-toi pour modèles ,
 Bossuet & Fénelon ,
 Cicéron & Démosthène
 Qui , sans boire à l'Hypocrène ,
 Valent le docte Apollon.

Quand tu suspendras tes veilles
 Pour des plaisirs innocens ,
 Viens admirer les merveilles
 Qui s'opèrent dans nos champs.
 Quels grands tableaux pour le sage !
 Tous lui retracent l'image
 Du Peintre qui les a faits :
 Tandis que des yeux stupides ,
 Toujours suspects , ou faux guides ,
 Glissent sur tous ces objets.

Avec la chaste Diane , (1)
 Viens rarement t'exercer ;



Tout ce qui n'est pas profane
 Peut servir à délasser.
 Avec Bacchus, (1) sois modeste :
 Fuis Venus (2) comme la peste ;
 Je réponds de tes progrès.
 O graces ! (3) comment vous peindre !
 Si vos vertus sont à craindre ,
 Combien plus vos charmans traits !

Reçois , aimable jeunesse ,
 Ma morale , sans aigreur ;
 Ta gloire nous intéresse :
 Étudie avec ardeur.
 Arme-toi contre l'impie ;
 Que jamais cette harpie
 Ne corrompe nos hameaux.
 Tu dois remplir notre attente :
 Notre main reconnoissante
 Couronnera tes travaux.

(1) *Le vin.*

(2) *Les filles dQ ^{du} monde.*

(3) *Le beau sexe vertueux.*





ÉPITHALAME

ACCOMMODÉ A UN AIR CONNU,

*Pour Madame la Marquise de Boiffé de Noé, mariée en
secondes nœces à M. le Comte de Noé, son oncle à la
mode de Brétagne.*

QUELS nœuds charman^t, quelle aimable surprise!
Mon ame cède aux transports les plus doux.
Reine des bords qu'arrose la ~~Beile~~, *baïse*,
D'un cher parent le ciel fait votre époux. *Bis.*

Vos nobles cœurs s'aimeront davantage :
Les nœuds du sang servent ceux de l'hymen.
Du fol amour ce n'est point là l'ouvrage ;
Minerve seule a formé ce lien. *Bis.*

Vous unissez la vertu, la richesse,
Un nom illustre, aussi vieux que le temps :
Il s'étaignoit ; avec qu'elle allégresse
Le verrons - nous renaître en vos enfans! *Bis*

Tels sont les vœux de ces vastes rivages :
Chaste Lucine, ils seront accomplis,
Si vous daignez par vos divins suffrages,
Nous obtenir la naissance d'un fils (1). *Bis.*

(1) *Nos vœux furent exaucés.*

ÉPITHALAME

*Pour Demoiselle Claudine Devaux , future épouse de
M. Alexandre Dupac , pour le jour de leur nôce.*

UN jour le fol amour , tout bouffi de colere ,
 Dans l'isle de cypris , vint se plaindre à sa mère ;
 Quel en fut le sujet ? son orgueil rabattu :
 Aveugle , il confondoit les droits de la vertu ,
 Et d'une amitié tendre , avec ce feu profane
 Qu'il souffle dans les cœurs , & que le ciel condamne
 Le titre éblouissant du Dieu de la beauté ,
 Avoit jusqu'à l'excès poussé sa vanité :
 Il croit que rien ne peut résister à ses charmes ,
 Il arrive pourtant , triste , baigné de larmes :
 Eh ! qu'avez-vous , mon fils , dit-elle en le voyant ?
 Quel malheur a flétri ce visage riant ,
 Ce tein qui surpassoit la fraîcheur de la rose.
 Ma mère , répond-il , vous en savez la cause.
 C'est un affront sanglant qu'on n'oubliera jamais,
 Il est une mortelle insensible à mes traits.
 Moi , qui sur tous les cœurs fais à mon gré des brèches ,
 Contre ce cœur de fer je lance envain mes flèches.
 Elle me les renvoie avec un doux souris ,
 Plus sensible pour moi que le plus fier mépris,
 L'orgueilleuse ! elle ira par tout se faire gloire
 D'avoir pu sur nous deux remporter la victoire.
 Ma mère , il faut la vaincre , ou vivre sans honneur.

Mon fils , répond Venus , un peu plus de douceur.
 Si vous réglez , ce n'est que sur des cœurs volages ;
 Il est un autre amour qui règne sur les sages ,
 Généreux , bienfaisant , doux , modeste , badin ;
 C'est celui de Claudine , & de-là son dédain.
 N'attendez rien de moi contre cette cruelle :
 Minerve , ma rivale , est toujours auprès d'elle ,
 Repoussant tous mes traits , & réglant tous ses pas :
 Avouons-nous vaincus , malgré tous nos appas.
 Un mortel plus discret , plus sage , plus honnête ,
 Et plus heureux que vous , en a fait la conquête.
 L'hymen dans ce moment vient de combler leurs vœux.
 La vertu les unit par d'insolubles nœuds.
 Nous tenterions envain d'altérer leur tendresse :
 A leur félicité , mon fils , tout s'intéresse.
 La Garonne applaudit à ce lien charmant ,
 Et les Nymphes du Ger , dans le ravissement ,
 Au son du chalumeau du Dieu Pan , qui les mène ,
 Vont témoigner leur joie à leur nouvelle reine ,
 Et couronner son front de roses & de lys :
 Les Bergers d'alentour , aux Nymphes réunis ,
 Dans les mêmes transports , lui rendent leur hommage ,
 Et font de leurs hautbois retentir le rivage ,
 Elle leur fait à tous un accueil gracieux ,
 La joie & la candeur sont peintes dans ses yeux ;
 On ne lui vit jamais tant de feu , tant de grace ;
 C'est pour vous seul , mon fils , que son cœur est de glace ;
 Je vous plains , & c'est tout. Cupidon aux abois ,
 S'enfuit , & de fureur jette loin son carquois.

ÉLOGE VÉRIDIQUE

*D'une jeune Veuve , fait par elle - même : on ne lui prête
que la rime.*

DE mes sœurs je suis la plus belle ,
Et la plus sage assurément :
J'ai vu leur triste égarement ;
Et ce souvenir me bourrelle.

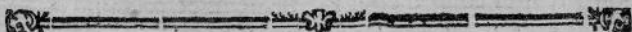
A mon mari je fus fidelle ,
Je n'ai jamais eu d'autre amant ;
Je n'en ai joui qu'un moment ,
Et ma douleur est éternelle.

Pour tout autre, je fus cruelle ,
Quoiqu'on me trouve un air charmant ;
Jamais mon cœur ne se dément ,
Puisse - je servir de modèle.

Mes enfans épuisent mon zèle ,
Je n'ai point d'autre attachement ;
Et j'irois , à leur détriment ,
M'imposer une loi nouvelle !

Une veuve pour être telle ,
Pour l'être véritablement ,
Sur son époux doit tendrement
Gémir comme la touterelle.

O veuves , à chaude cervelle ,
 Que vous pensez différemment !
 Vivez un peu plus chastement ,
 Ou remettez-vous en tutelle.



MON HOMMAGE AU BRAVE CRILLON,

*Et aux autres Héros de la dernière guerre ; & mes
 vœux pour une paix durable.*

P O È M E.

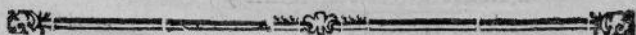
NON, les vainqueurs du monde, Alexandre & César,
 S'il est bien défendu, ne prendroient Gibraltar ;
 Et l'on dira toujours , pour preuve incontestable,
 Crillon n'a pu le prendre , il est donc imprénable.
 Je me trompe , il l'eût pris : une juste terreur
 Précipitant la paix lui ravit cet honneur.
 Du Vainqueur de Mahon l'attaque fut terrible.
 D'Elliot, son rival, le bras fut invincible.
 La valeur, le génie, & les plus grands talens,
 Se montrent à l'envi dans ces deux cœurs bouillans ;
 Et tous deux sans se vaincre, environnés de gloire,
 Luiront d'un même éclat au temple de mémoire.
 Et toi, qui dans un jour battis le fier Biron
 Et soumis la Grénade, ô Destaing ! ton seul nom ,
 Sembloit nous annoncer quelque heureuse conquête :
 La France célébra ce jour comme une fête.

Et pour en rendre grace au Dieu de l'univers ;
 D'un Cantique divin fit retentir les airs.
 Mais tandis que nos cœurs se livroient à la joie ;
 Aux regrets les plus vifs , l'Anglais étoit en proie.
 Son premier coup d'essai fut fâcheux & cruel :
 Le sage d'Orvilliers déconcerte Keppel ,
 Cingle vers l'Angleterre , étonnée & tremblante ;
 L'habitant prend la fuite , au bruit d'une descente ,
 A de nouveaux chagrins qu'il prépare son cœur ,
 Lui qui se croit vaincu , dès qu'il n'est pas vainqueur ;
 Qu'il renonce à l'espoir de dominer sur l'onde
 Autant de temps que Rome eut l'empire du monde.
 Rome plus de mille ans maîtrisa l'univers ;
 Et l'Anglais après vingt , perd le sceptre des mers.
 Unis à Wafaington , Rochambau , Lafayette ,
 Délivrent l'Amérique à ce tyran fujete.
 Il voit l'Inde au pouvoir du terrible Suffren ;
 Trois fois il est forcé de fuir devant Guichen.
 Je répète ton nom , Marin incomparable ,
 Suffren , sept fois vainqueur d'autant plus admirable !
 Qu'ayant moins de vaisseaux & moins de combattans ,
 Tu ne dois qu'à ton bras tes succès éclatans ,
 Buffi te seconda , qu'il partage ta gloire.
 Cent autres noms fameux orneront notre histoire.
 Le lecteur y verra , d'un œil émerveillé ,
 Tout ce qu'ont fait de grand & Vaudreuil & Bouillé ,
 Brave & sage Vaudreuil , qu'un pieux zèle enflamme ,
 Tu fis voir que la foi , loin de rétrécir l'ame ,
 L'éclaire , l'agrandit , augmente sa vigueur :
 Le désordre sans toi combloit notre malheur ,

A Bouillé nous devons une tribble conquête ;
 Une tribble couronne ombragera sa tête.
 Nos mains ont élevé pour Lamothe-Piquet,
 Un trône d'or massif , orné de son portrait.
 C'est lui qui de Rodnei trompant la vigilance ,
 De ce riche métal fit un butin immense.
 Intrépides Guerriers que les flots ont produits ,
 Qui dira dignement vos exploits inouis ?
 Qui dira la valeur de ces grands Capitaines ,
 Ardents à partager vos périls & vos peines ?
 De tant d'autres Marins , sanglans , estropiés ;
 Qu'aux bontés de Louis vous les recommandiez.
 Combien qui ne sont plus ! pour leur Roi , leur patrie ,
 Ils ont en vrais héros sacrifié leur vie.
 La mer est leur tombeau , triste ; mais glorieux ;
 Leur ame vertueuse habite au haut des cieux.
 Recevez mon hommage , ô veuves désolées ;
 A vos gémissemens nos larmes sont mêlées ;
 De si nobles trépas devroient sécher vos pleurs ;
 Louis veut bien encore y joindre ses faveurs.
 Sur le marbre & l'airain qu'on grave ces merveilles ;
 Poètes , Orateurs , consacrés leur vos veilles :
 Dites comment la France a pu rompre les fers
 Où l'avidé Albion tenoit toutes les mers ;
 Par quel heureux effort & par quelle influence ,
 Elle a su rendre libre une contrée immense ;
 A leur Prince égaler des peuples asservis :
 La gloire s'en est due , ô Monarque des Lys.
 Cette paix n'est pas moins le fruit de ta sagesse ;
 Et c'est ce don divin , qui malgré ta jeunesse ,

A fu confilier quatre grands Potentats ;
 Dont le fer & le feu ménaçoient les états.
 Quel champ vaste & fécond pour Clio , Melponè !
 Pour moi , qui fuis trop vieux pour courir dans l'arène
 Pour chanter noblement tant d'illuftres Guerriers ,
 Je n'irai point flétrir l'éclat de leurs lauriers ;
 Mais je déploreraï les malheurs de la terre ;
 Je dirai : Princes , Rois , qui portés le tonnerre ,
 Laissez-le pour toujours dans un profond repos ;
 Croyez que c'est la paix qui fait les vrais héros ,
 Qui fait fleurir les arts , qui répand l'abondance ;
 Que rien n'énervé tant que la pâle indigence
 Par la faim excitée à la fédition.
 Soutenez les autels de la religion ;
 Quoique tenant de vous l'éclat qui l'environe ,
 Sa chute ébranleroit les fondemens du trône.
 Détruifez les erreurs , puniffez les forfaits ,
 Et fur-tout les tyrans de cette aimable paix.
 Banniffez loin de vous , par des lois rigoureufes ,
 Avec l'impiété , les mœurs licencieufes.
 Ne fouffrez rien qui puiſſe irriter l'Eternel :
 Vous ferez de la terre une image du ciel.
 Mais un fi grand prodige eft au deſſus de l'homme ;
 Et l'heureux fiècle d'or n'eſt qu'un brillant phantôme.
 Non , ſuivez mes confeils : faites encore plus :
 Protégez les talens , honorez les vertus ,
 Encouragez les arts , ſecourez la miſère ;
 Que le foible orphelin retrouve en vous un père ;
 Mettez votre grandeur à faire des heureux :
 Vous réaliferez ce fiècle fabuleux.

De vos sujets soumis rendez le joug aimable :
 Votre trône en fera plus ferme , plus durable ;
 Chacun plein d'allégresse , & dans un pur repos ;
 Cultivera son champ chargé de moins d'impôts ;
 Et tant que le soleil éclairera le monde ,
 Vos noms seront bénis sur la terre & sur l'onde.
 Mais ô vaine espérance ! inutiles souhaits !
 Ce bonheur désiré n'arrivera jamais.



S T A N C E S

SUR LE JARDIN DE L'ISLE DE NOË ;

A Monsieur le COMTE DE NOË.

A P R È S sept ans , Isle charmante ,
 Je te revois avec transport :
 O combien es-tu plus brillante ,
 Depuis que j'ai quitté ce bord !

Comme une fleur , la beauté passe ;
 Et s'évanouit sans retour :
 Malgré la chaleur & la glace ,
 La tienne croît de jour en jour.

Grace à la main qui te dirige ;
 A qui tu dois tous tes appas ,
 Je vais de prestige en prestige ,
 Et tout m'enchanter à chaque pas.

A ta vaste & riche parure ,
 J'ai cru voir l'image du Ciel ;

L'art secondé par la nature ,
Y forme un printems éternel.

Des abris repoussent la bise
Qui flétrissoit tes végétaux ,
Et les Nymphes de la Béise
T'offrent le tribut de leurs eaux.

Dans ta riante & vaste enceinte ,
Elles serpentent mollement :
De labyrinthe en labyrinthe ,
Je me perds agréablement.

Je vois d'un contraste admirable ;
Éclore un ensemble enchanté ,
Et par tout l'utile & l'aimable
Sont ici de société.

En ta faveur Flore & Pomone ,
Prodiguent leurs dons précieux :
L'une des fleurs orne ton trône ,
L'autre des fruits délicieux.

Qui dira les noms de ces arbres
Transportés des bords étrangers ?
Leur symétrie , & ces beaux marbres ,
Et ces immenses potagers ?

Quel lieu peut flatter d'avantage
Les yeux , le goût & l'odorat ?
Viens Delille , tracer l'image
De la reine de ce climat.

J'avilerois moi Héroïne
 Digne de tes chants immortels :
 Pour consacrer ta voix divine ,
 Nous te dresserons des autels.

Peut-être plus grand que Virgile ;
 Qui vouloit chanter les Jardins ,
 Tu trouvas dans ton fonds fertile ,
 L'art d'exécuter ses desseins.

Jamais on ne ta vu des Maîtres ;
 Ton Phébus est original ;
 Peintre-né des beautés champêtres ,
 Tu n'auras jamais ton égal.

Viens , tu le dois charmant Poète :
 Ce lieu riant porte ton nom :
 Tu croiras revoir la Muete ,
 Ou Chante-loup , ou Trianon.

Mais loin ces monstrueux caprices
 Qu'enfante un art dénaturé ,
 Ces bêtes , ces rochers factices :
 Ici le beau n'est point outré.

Béon , la première des graces ,
 De ces Vallons est l'ornement :
 Elle y revient , suis donc ses traces ;
 Abandonne le Musulman.

Le beau théâtre pour ta lyre ;
 Qu'un peuple ignorant & cruel !

As-tu besoin , pour qu'on t'admire ;
De parcourir tout l'archipel ?

Le sol natal des Démonsthenes ,
Des Pyndares , des Amphions ,
Thebes , Lacédemone , Athènes ,
Que t'offrent-ils ? Rien que leurs noms.

Et leurs ruines lamentables
Dont l'aspect t'arracha des pleurs ;
Du ferrail les murs formidables
N'ont point adouci ces douleurs.

Je préfère ces hâuts platanes ,
Ces fontaines , & ces bosquets ;
A la plus belle des Sultanes
Que tes yeux ne verront jamais.

J'aime les Dées visibles ,
Mais point fieres de leurs appas ;
Sages , naïves & sensibles :
Les autres ne m'affectent pas.

Prêt à partir, Isle enchantée ,
Je te fais mes derniers adieux :
Plus jeune , je t'aurois chantée
Sur un ton plus mélodieux.

Je vais rejoindre de Pyrène ,
Les noirs frimats & les forêts :
C'est-là que mon dessein m'enchaîne :
Mais je te laisse mes regrets.

Charmante

Charmant Comte, aimable Comtesse ;
 La gloire de ce beau vallon,
 C'est votre grace enchanteresse
 Qui ma tenu lieu d'Appollon.

É P I T R E

Aux Philosophes modernes & impies.

ANGES de paix, ⁺ Sophes par excellence,
 Flambeaux du monde, oracles inouïs,
 Graces au feu de votre intelligence,
 La vérité n'est plus au fond du puits.

Plus malheureux les sages de la Grèce,
 Sans la trouver, la chercherent longt-temps ;
 A tous les yeux une vapeur épaisse
 En déroboit les rayons éclatans.

Avant Jesus, Moïse & les Prophètes
 L'avoient prédite aux enfans d'Israël ;
 Mais vous traitez tout cela de sornettes
 Qu'ils debitoient comme envoyés du Ciel.

Ce n'est qu'à vous, ô race fortunée,
 Que l'Eternel découvre ce trésor,
 Comme autrefois du généreux Enée
 La piété trouva le rameau d'or.

J'ai dévoré votre saint cathéchisme.
 Ah ! qu'il est ^{cruel} ~~doux~~, lumineux, consolant !
 Pourquoi si tard, du cruel fanatisme
 Ai-je rompu l'esclavage accablant ?

+ Sophes du grec Sophos qui veut dire sage.

Sophes divins , foyez toujours mes guides ;
 Non , ces cagots fourbes , impérieux ,
 Tous corrompus , intéressés , avides ,
 Qui m'ont leurré sous un masque pieux .

Ces fainéans , cette stérile engeance
 Par un ferment liée au célibat .
 Vous y vivez , mais quelle différence !
 De gueux sans nom vous surchargez l'Etat .

Dans vos écrits j'ai puisé cette ordure ,
 Et j'ai beaucoup adouci mon pinceau :
 Quand j'en ferai la publique lecture ;
 O que je vais jouir mon troupeau !

Je lui dirai : ma chère Bergerie ,
 Suis tes penchans , ne te refuse rien ;
 Grace aux progrès de la philosophie ,
 Tout est sauvé , fut-on anti-chrétien .

Suis de tes sens la pente naturelle ,
 Sans culte externe adore un Createur .
 Crois seulement que l'ame est immortelle ,
 Si l'on veut bien lui faire cet honneur ;

Que les enfers ne sont que des chimères
 Dont quelque fourbe effraya les mortels :
 La preuve en est que le meilleur des pères
 Ne peut livrer à des feux éternels ;

Que les vertus ne sont que des caprices ,
 Ou le signal de l'imbécillité ;
 Qu'on peut lâcher la bride à tous les vices ,
 Sans faire outrage à la Divinité ;

Que le plaisir est notre unique maître ;
 Et que l'on peut , pour se le procurer ,
 Calomnier , empoisonner , commettre
 Tous les forfaits qu'on peut se figurer.

C'est l'élixir du nouvel Evangile ,
 Clair , affranchi de toute austerité.
 Par un chemin plus doux & plus facile ,
 Peut-on aller à l'immortalité ?

Déplorons donc l'erreur de nos ancêtres ;
 Foulons aux pieds ce qu'ils ont adoré ,
 Leur foi , leurs mœurs , leurs Autels & leurs Prêtres ;
 Loin de tout joug vivons à notre gré.

Vierges , sortez de vos tristes retraites ,
 Donnez l'effort à vos divins appas.
 Détrompez-vous , pâles Anachorètes ,
 Le Ciel se donne & ne s'achete pas.

Dieu de son trône , au-dessus du tonnerre ,
 Livre au hasard tous les individus ,
 Et les tyrans qui ravagent le terre ,
 Et les Héros tous brillans de vertus.

Ainsi par vous , Philosophes modernes ,
 Par le succès de vos nobles efforts ,
 L'homme , éclairé du feu de vos lanternes ,
 Ne fera plus le tyran de son corps.

Je vous en rends des graces infinies.
 Le monde entier va marcher sur vos pas ;
 Mais un moment , s'il vous plaît , beaux Génies ,
 J'ai des remords que vous ne calmez pas.

Vous qui venez refondre la nature ;
 Etouffez donc leur importune voix :
 Sans quoi , je traine une vie aussi dure ,
 Et plus encore qu'avant mon premier choix.

Un scélérat , sans faire pénitence ,
 Jouira donc du céleste bonheur.
 Ah ! c'en est trop ; malgré votre assurance ,
 Mon foible esprit en est saisi d'horreur.

Votre éloquence & vos douces maximes
 M'ont ébloui , mais non pas convaincu.
 Tel est mon sort : jamais avec les crimes
 Je ne saurois confondre la vertu.

D'ailleurs , chez vous je ne vois que des schismes ;
 Vous vous mordez ainsi que des vautours ;
 Vous brouillez tout par des subtils sophismes ;
 La vérité s'énonce sans détours.

Soyez d'accord , pourquoi ces dissonances ?
 Ralliez-vous sous un même drapeau.
 Dois-je au néant borner mes espérances ?
 Ou dois-je vivre au-delà du tombeau ?

L'un me dit blanc , l'autre noir , quel contraste !
 Auquel des deux doit-on ajouter foi ?
 Ah ! donnez-nous un Philosophe chaste ,
 Il parlera comme parle la Loi (1).

Quand donc la paix aura banni vos schismes ,
 Argumentez , entassez fleur sur fleur ,

Et clairs , naïfs , ennemis des fophifmes ,
Démontrez-moi que je fuis dans l'erreur.

Nous donnerons le laurier au mérite ,
Nous refervant de repouffer vos traits.
Jufqu'à ce jour , fouffrez que je vous quitte ,
Et ce fera fans doute pour jamais.

Mais à quels traits devons-nous nous attendre ?
A des grands mots dénués de raifons.
Vous vous perdez en voulant tout comprendre ,
Pareils aux foux des petites maifons.

Vous admettez le Payen , le Déifte ,
Le Mufulman , le Juif , le Proteftant ;
Et pourquoi donc , au feul nom de Papiſte ,
Votre fureur s'allume dans l'inſtant ?

Que vous a fait le fuccesseur de Pierre ?
Reconnoiffez-en lui des traits divins.
Quoi ! deux mille ans n'ont pu fapper la pierre
Où le Sauveur le plaça de fes mains !

Mais , dans l'enfer , fi Dieu pourſuit le vice ,
Comme l'apprend la raifon & la foi ,
Me pourrez-vous arracher au fupplice ,
Vous , vers de terre , auffi foibles que moi ?

N'attendez plus que ma bouche vous flatte.
A Mahomet laiffons la cruauté ;
Voyons en paix , fur les pas de Socrate ,
Si la raifon eſt de votre côté.

A vous entendre , elle eſt votre feul guide ,
Vous ne marchez qu'à l'aide de fes feux :

Parlez sans feinte , est-elle votre égide ,
Quand vous niez tant des faits merveilleux ?

Faits attestés par le Ciel & la Terre ,
Et dont l'éclat a changé l'univers ;
Quand vous bravez le maître du tonnerre ,
Lorsqu'en tremblant vous riez des enfers ;

Quand , sans égard pour nos célestes ames ,
Vous égalez l'homme & les animaux ;
Quand , sans pudeur , dans vos tableaux infâmes ,
Vous nous prêchez le plaisir des pourceaux ;

Quand vous doutez si la matière pense ,
Ou m'enlevez ma douce liberté ,
En m'assurant , par surcroit de démence ,
Que tout dépend de la fatalité ;

Que Dieu s'astraint aux loix de la nature ,
Sans qu'il en puisse interrompre le cours ;
Que c'est en vain , quelques maux qu'il endure ,
Qu'un malheureux implore son secours ;

Qu'enfin tout est dans l'immense machine ,
Si bien lié , qu'un seul meurtre de moins ,
On auroit vu tomber tout en ruine ,
Et son Auteur mis en des nouveaux soins.

Si ma chaumière étoit ainsi bâtie ,
A chaque instant je craindrois quelque éclat :
Il ne faudroit pour la voir engloutie ,
Qu'un souffle , un rien , un trou fait par un rat.

J'aurai grand tort , selon vous , si je gronde ,
Si je me plains d'aucun revers fatal ;

Vous me diriez : ignorance profonde ;
Le mal d'un seul tourne au bien général.

Et vous osez , après un tel langage ,
Dont la folie à jamais vous flétrit ,
Prétendre encore au nom sacré de sage ;
Et nous vanter les progrès de l'esprit ?

Le bel esprit qu'un cahos de systèmes
Injurieux à la Divinité !
Vous avez fait des vérités suprêmes
Un jeu conforme à votre impiété.

La foi , l'honneur , la paix , la patience ;
Sont des vertus étrangères chez vous.
Jésus souffrit la plus sanglante offense ,
La plus légère aigrit votre courroux.

Il n'annonçoit qu'au grand jour sa doctrine ,
Vous ne prêchez que dans l'obscurité ;
Sa vie étoit humble , chaste , divine ,
La votre n'est qu'orgueil , lubricité.

Mais de Jésus vous êtes l'antipode ,
Et s'il est Dieu , comment il est démontré ,
Par un chemin trompeur , mais plus commode ,
Vrais Charlatans , vous m'auriez égaré.

Vous triomphez , quand Luther se marie ,
Et ses conjoints , au mépris de leur vœux ;
Vous en riez comme à la comédie ,
En nous pressant de faire tous comme eux.

Commencez donc par nous donner l'exemple ;
Peut-être alors , pour la première fois

On vous verra paroître dans un Temple ;
Et par grimace obéir à des Loix.

Est-il décent d'invectiver sans cesse,
Contre un État qui vous est le plus cher ?
Vous l'embrassez par goût & par sagesse :
Eh ! cessez donc de nous le reprocher.

Mais notre vie est souvent un scandale :
C'est un malheur : valez-vous mieux que nous ?
Chez nous de cent à peine un seul est sale (1),
Les quatre-vingts le font au moins chez vous.

Chez vous l'hymen n'est qu'un l'ibertinage ,
Plus raffiné , plus hardi , plus impur ;
L'État y perd , les mœurs y font naufrage....
Sur ces horreurs jetons un voile obscur.

D'un vil objet esclaves méprisables ,
Persécuteurs de leurs chères moitiés ,
Sombres , jaloux , hargneux , insupportables :
Pour la plupart tels sont vos mariés.

Et vous viendrez , de la Loi naturelle ,
En la foulant , vous dire les Héros.
Quoi ! le divorce est inspiré par elle ,
Et l'adultère , & tant d'autres fleaux ?

D'un Dieu tout bon l'adorable silence
Vous enhardit ; il doit vous effrayer ;
Devant ce Juge , au jour de sa vengeance ,
Qui parlera pour vous justifier ?

(1) *Grace sur ce terme.*

Vous vous plaîsez à corrompre les Ames ;
On est trop sûr du succès du poison.
Mandrin , Cartouche étoient-ils plus infâmes ?
Pour décider , appelons la raison.

(1) Lisez , lisez nos saintes prophéties ,
Vous y verrez vos forfaits , vos erreurs.
Tout vous menace : empressez-vous impies ,
Allez fléchir l'Eternel par vos pleurs ,

Jadis le monde ivre du paganisme ,
Rit aujourd'hui de son absurdité ;
Sophes , croyez qu'un jour le pyrrhonisme
Ne sera pas plus dignement traité.



*LETTRE à un jeune Avocat du Parlement
de Toulouse, en lui envoyant mes ouvrages.*

REÇOIS, mon cher ami, ce recueil de mes rimes ;
Qu'elles soient à tes yeux rampantes, ou sublimes ,
Pour les mettre au grand jour, choisis un Imprimeur :
Un sot livre de plus n'est pas un grands malheur.
Si le mien doit croupir dans la poussière & l'ombre ,
Il est sûr d'y trouver des compagnons sans nombre :
Mais si ton goût exquis ne le dédaigne pas ,
Le public , je m'en flatte , en fera quelque cas.
Il n'a point l'air bouffon , ni le ton emphatique :
Peu flatteur , moins encore obscène , satirique :
Quelque fois , mais sans fiel , exerçant son crayon
Contre le fanatisme & l'irreligion :

(1) *L'abîme s'ouvre.*

Mais rustre , sachant peu ce qu'on nomme étiquette ,
 Paresseux , indolent , plus rimeur que Poète.
 Je crains qu'après avoir enchanté mon ennui ,
 Il n'aille , trop diffus , le porter chez autrui.
 Qui veut de tous les goûts attendre les suffrages ,
 Sous la presse jamais ne mettra ses ouvrages :
 Mais dès que les beautés surpassent les défauts , (1)
 Horace en est garant , publions nos travaux.
 On s'aveugle , il est vrai , par trop de confiance.
 Un pere voit ses fils d'un ceil de complaisance :
 Puis l'art des vers , dit-on , touche presque à sa fin :
 Il n'est pas étonnant , & sans être devin ,
 De sa chute il me semble appercevoir la cause :
 Tout son feu , ses transports sont passés dans la prose ;
 Thomas dans ses discours me paroît un géant ,
 Il court après l'esprit , & l'atteint en fuant ;
 De notre sphère obscure il déchire les voiles ,
 Et plane avec effort au-dessus des étoiles.
 Le plus fougueux rimeur peut-il monter plus haut ?
 Ne fois donc pas surpris , si je suis en défaut ;
 Des élans furieux ne montent point ma lyre ;
 Et je cherche moins l'art d'éblouir que d'instruire ;
 Si mon style n'est pas toujours noble & piquant ,
 Du moins il est naïf , ennemi du clinquant ,
 Du plat & du guindé , de l'obscur , du pénible ;
 Le langage des Dieux doit être intelligible.
 Je me plais beaucoup moins au vol audacieux

(1) *Verum ubi plura nitent in carmine , non ego pau-
 cis offender maculis.* H O R.

De l'Aigle qui se pèrt dans la voute des cieux,
 Ne m'offrant qu'un plaisir aussi prompt que son aile,
 Qu'à l'essor modéré de l'agile hirondelle
 Qui se joue en tout sens dans le vague des airs,
 Y fait pour m'amuser cent mouvemens divers,
 S'abaisse, se relève, & va jusqu'à la nue,
 Mais en se ménageant le plaisir d'être vue;
 Redescend, & me donne un spectacle nouveau;
 Rase les champs, un fleuve, & badine avec l'eau.
 Que ne puis-je ramper avec les mêmes graces;
 Mais je hais tout Auteur monté sur des échasses;
 Je veux être entendu des Pâtres, des Bouviers.
 Ingrats ! nous dédaignons nos pères nourriciers.
 Par des chants instructifs qui flattent leurs oreilles,
 Essayons d'adoucir la rigueur de leurs veilles.
 Sans leurs bœufs vigoureux, sans leur chères brebis,
 Le genre humain seroit sans pain & sans habits.
 Les vainqueurs de la terre ont repris la charrue:
 Notre orgueil aujourd'hui se revolte à leur vue.
 Autres temps, autres mœurs : laissons là ce sujet:
 Egayer mes ennuis est mon unique objet;
 Le hasard fait le reste, & dans mes dédicaces,
 Mon but ne fut jamais de mendier des graces.
 Je vis content de peu, ce que j'ai me suffit.
 Est-ce un mal d'exalter le mérite & l'esprit?
 Qui mieux que toi, Jeannole, a droit à mon hom-
 mage ?
 Tu ne connus jamais les écarts du jeune âge:
 Le savoir, la vertu fut ton goût dominant:
 Fils d'une autre Monique, il n'est pas surprenant.

Le Ciel lui refusa l'éclat & la richesse :
 Mais à tous les trésors préfère la sagesse.
 Si ce siècle pervers ne t'a point corrompu ,
 Peut-être tu le dois à sa rare vertu ,
 Déjà , quel doux presage ; au sortir de l'enfance ,
 Tu vois ton front orné des fleurs de l'éloquence.
 Adieu , jeune Orateur ; vis heureux & long-temps ;
 Mon corps va succomber sous le fardeau des ans.
 Mes vers ne sont point faits pour braver leurs injures :
 Et quand mon nom vivroit chez les races futures ,
 Si Dieu m'a rejeté , leurs applaudissemens ,
 Pourront-ils du Tartare adoucir les tourmens ?
 Qui croit sans hésiter cet effroyable abîme ,
 Plus que tous les Bourreaux redoutera le crime ;
 Mais ce monstre domine où donc est cette foi ?
 Je vois rire l'impie , & je tremble d'effroi.
 Mais croit-il , en riant , que son extravagance ,
 De ce gouffre qu'il craint détruisse l'existence ?
 Non , son unique objet est de vivre sans frein ;
 Et c'est-là que conduit l'école de Calvin.
 On dispute , on s'égorge , & dans tous les systèmes ,
 Le culte est différent , les vices sont les mêmes ;
 Et la religion sur tous verse des pleurs.
 O grands ! donnez l'exemple , & nous aurons de mœurs.
 Le glaive est dans vos mains pour punir la licence ,
 Et pour être l'appui de la foible innocence.
 Seriez-vous autrement les images d'un Dieu ?
 J'ai fini ma morale , adieu Jannole , adieu ,

S O N N E T.

IL n'est qu'un Dieu , qu'un Être éternel , ineffable.
 Peuples , prosternez-vous devant sa Majesté ,
 L'Évangile est sa loi , loi sainte , invariable :
 Elle seule conduit à l'immortalité.

Sa morale est céleste , & l'homme raisonnable
 La trouve dans son cœur quand il n'est point gâté :
 Mais l'Église a la clef de ce livre adorable ,
 Ayant reçu du Ciel l'esprit de vérité.

Sur la foi , sur les mœurs , sa bouche est infaillible ;
 Organe du très-haut , astre toujours visible ;
 Éclairant les mortels , ainsi que le soleil.

Tout autre guide égare , & c'est lui qu'on préfère ;
 On s'endort , enivré d'une douce chimère :
 Le trépas rompt le charme , ô terrible reveil !

A M O N L I V R E.

TU vas donc , petit Livre , enfant de mes ennuis ,
 Au grand jour exposé , détruire des faux bruits ,
 Prouver à l'univers que ta rustique muse
 N'a jamais bu de l'eau de la docte Arethuse.
 Ton titre dégoûtant , joint à ton sol natal ,
 Pourroit seul de ta verve être l'écueil fatal.
 Crois-moi , change de nom , dis toi , fils de Voltaire ;
 Mais pour en imposer , ta rime est trop vulgaire.
Un rigide censeur t'a rendu plus petit ,

En t'élaguant , il a retreci ton esprit.

Tu vas d'un pas plus sûr , mais n'ayant rien qui pique ,
Le Marchand épicier t'attend dans sa boutique.

Tu ne dois point prétendre au sort du grand Milton :
Ce n'est qu'après sa mort qu'on célébra son nom.

C'est facheux , désolant ; mais après moi , peut-être ,
Par quelque heureux hasard on te verra renaître.

Que la gloire du Pinde a des attraits puissans !

Que ne peut pas l'espoir d'un petit grain d'encens ,
Qu'on n'obtient pas toujours après trente ans de veilles ,
Tant il faut des talens pour charmer les oreilles.

Souvent il n'en faut qu'un : dire des jolis riens ,
Ou fronder sourdement l'auteur de tous les biens.

Cher Livre , tu verras , si tu parcoures la terre ,
Jusqu'où va son oubli pour le Dieu du Tonnerre ,
Ce Dieu pour l'avertir , tonne , menace en vain :
Le siècle du génie est un siècle d'airain.

Le vrai seul lui déplait : pour le rendre agréable ,
Tu l'ornes quelque fois du brillant de la fable ;

On fait qu'elle n'est rien qu'un voile ingénieux
Qui rend le vers plus ^{a)} noble & plus harmonieux :
Témoins , Virgile , Horace , Ovide après Homère ,
Qui des Dieux nous ont peint la savante chimère ;

Les bêtes chez Esope instruisent les humains ,
En Egypte les Dieux naissent dans les jardins.

Tout fut divinisé dans le siècle idolâtre ;
Mais notre cœur gâté n'est-il pas le théâtre

Des erreurs , des forfaits inconnus au Payens ?

Et nous osons porter le saint nom de Chrétien !

Les pierres & le bois ne sont plus nos idoles :

(1) Riche & naissoient



Mais n'adorons-nous pas des êtres plus frivoles ?
 L'avarice , l'orgueil , des idoles de chair ?
 Ah ! si nous n'aimons Dieu , craignons au moins l'enfer :
 Richesse , honneur , plaisirs , tout n'est qu'un beau
 phantôme.

On ne voit de réel que les malheurs de l'homme.
 Son unique bonheur , son appui , son flambeau ,
 C'est l'espoir d'être heureux au-delà du tombeau.
 Qui ne l'a pas , ressemble à l'animal qui broute.
 Que de Pyrrhoniens vont s'offrir sur ta route !
 Ils ont dit dans leur cœur : tout finit au trépas :
 Mais ils ont des remords , les brutes n'en ont pas :
 Console-toi , l'erreur & le libertinage
 N'ébranleront jamais la constance du sage :
 Tu trouveras par tout des Héros de la foi ,
 Et des Chrétiens sans nombre attachés à leur loi.
 Pour nous , notre seul but est un double lierre ,
 Le mien est dans les Cieux & le tien sur la terre :
 Le génie & le goût t'assureront le tien ;
 La pénible innocence obtient seule le mien.

F. I N.

E R R A T A.

Le second mot est le mot corrigé.

PAGE ij , lig. 11 , incrédulité , lisez irreligion.

Ibidem , lig. 17 , plus oisifs oisifs.

Page v , lig. 11 , Dii Dî.

Page vj , lig. 7 , habitent la campagne regnent dans les campagnes.

Ibid. lig. 11 , les solitaires des solitaires.

Ibid. lig. 15 , plus sociables ajoutez , & moins dangereux.

Page vij , lig. 11 , qu'un tailleur ou qu'un tailleur.

Page ix , lig. 6 , bonne humeur belle humeur.

Ibid. lig. 13 , faire des vers *faire des riens* ces vers *ces riens*.

Page xij , lig. 6 , agréables intéressantes agréable & intéressante.

Page xiiij , lig. 17 , hardisse hardiesse.

Ibid. lig. 19 , j'ose le dire j'ose dire.

Page xiv , lignes 14 & 15 , quelque pièce fugitive couronnée quelques pièces fugitives couronnées.

Page xv , lig. 8 , s'il me loue s'il me hue.

Ibid. lig. 27 , Caducéens Saducéens.

Ibid. lig. 30 , être plus hardi que plus hardis.

PAGE 1 , lig. 11 , vitii vitiis.

Page 2 , lig. 16 , l'effort l'effor.

Ibid. lig. 21 , un louvre le louvre.

Page 3 lig. 9 , botée Borée.

Ibid. lig. 13 , Bacus Bacchus.

Page 11 , lig. 8 , on se lasse on le lasse.

Ibid. lig. 11 , tous les Héros les vrais Héros.

Ibid. lig. 15 , jafmein jafmin.

Page 17 , lig. 4 , Signe Cygne.

Page 20 , lig. 18 , effarayés effrayés.

Page 32 , lig. 18 , empruntent empruntant.

Page 42 , lig. 19 , le choix ce choix.

Page 44 , entre la lig. 10 & la lig. 11 , on a omis ce vers....

Et chargea sans pudeur ses cheveux de rubis.

Ibid. lig. 21 , ne compte mais ne crois pas.

Page 47 , lig. dernière , par tout pas tout.

Page 53 , lig. 24 , effacez *idem* , qui devoit être à la fin de la ligne 24.

Page 53 , lig. 9 , le feu ce feu.

Page 57 , lig. 6 , dans la chair dans ma chair.

Page 67 , lig. 18 , effacez *ainsi que les premières*.

Ibid. aucun d'aucun.

Page 69 , lig. dernière , la preuve authentique la preuve.

Page 70 , lig. 14 , l'amanter lamenter.

Page 72 , lig. 17 , édifiant glorieux.

Page 75 , lig. 14 , la paix sa paix.

Page 76 , lig. 19 , tu portes tu portois.

Page 78 , entre les lig. 18 & 19 , on a omis la strophe suivante.

Tous les mauvais succès étoient mis sur son compte :

Chez les esprits oisifs les Rois ont toujours tort ;

Et les chefs en défaut couvrent ainsi leur honte ,

Où vont nous alléguer les caprices du sort.

Louis , &c.

Page 82 , lig. dernière , & même & les mêmes.

Page 83 , lig. 19 , eregi exegi.

Page 88 , lig. 27 , au pied au midi.

Page 90, lig. 4, pour bâtir & pour bâtir des
maisons &

Page 91, lig. 14, les métaux ces métaux précieux.

Page 100, lig. 20, filles du monde filles de joie.

Page 101, lig. 6, quels nœuds charmans quel
nœud charmant.

Ibid. lig. 11, fervent ferrent.

Page 113, lig. 24, doux court.

Page 120, lig. 16, cheres chastes.

Page 121, lig. 2, du succès des succès.

Page 122, lig. 21, montent reglent.

Page 124, lig. 6, tu vois je vois.

Ibid. lig. 18, existence existence.

Page 126, lig. 15, le Dieu ce Dieu.

Ibid. lig. 25, naissent naïssoient.

Ibid. lig. 28, Chrétiens Chrétien.

Page 96, lig. 17 & 18, tu fors d'un maître d'école, &c.
dites: De chez un maître d'école,

Tu fors neuf comme un Oïson, &c.

Page 70, lig. 9, vis-tu couler des larmes vis-tu
couler.

La vague le vague des airs.

La Gave, Le Gave, (Rivière.)

F I N.

*Le lecteur intelligent aura la bonté de suppléer aux
autres fautes, sur-tout de ponctuation, et a l'omission
de quelques lettres capitales
si l'on avoit corrigé les épreuves sur les
manuscrits de l'auteur. L'errata ne seroit pas
si prolix et il ne l'est pas encore assez*

T A B L E

DES ouvrages contenus dans ce Livre.

<i>E</i> P I T R E à ma Muse ,	page 1.
Le Tabac , Ode ,	6.
Les Bergers de Cagyre Eglogue ,	14.
La Solitude Champêtre aux yeux d'un Philosophe Chrétien , Idylle ,	25.
L'aspect du Ciel dans une belle nuit . Idylle ,	30.
La Nymphé de Luchon , Poème ,	34.
Le fol Amour vaincu par le sagesse , Eglogue ,	41.
La Résurrection des morts , contre les Saducéens modernes , Ode ,	50.
Le Debordement de la Garonne , Ode ,	59.
Le Martyre de Saint-Gaudens , Elegie ,	65.
Les Regrets de la France , ou l'Eloge funebre de Louis XV. ,	72.
Aux Nourrissons des Muses, mes Compatriotes, Ode ,	85.
Épitalame accommodé à un air connu ,	101.
Autre Épitalame ,	102.
Éloge véridique d'une jeune veuve , &c.	104.
Mon hommage au brave Crillon & aux autres Héros de la dernière guerre , &c. Poème ,	105.



<i>Stances sur le Jardin de l'île de Noë,</i>	109.
<i>Épître aux Philosophes modernes & impies;</i>	113.
<i>Lettre à un jeune Avocat du Parlement de Toulouse, &c.</i>	121.
<i>Sonnet,</i>	125.
<i>A mon Livre,</i>	125.

Fin de la Table.

De Franco Sur

Le Jardin De l'ile De Noe.

Page (109)

De

La Table

160
100
10000

1 2 3 4 5 6
2 3 4 5 6
6 17 29 00, } 26858, 69 f. 120.
2 30 00 00
2 30 00
2 2 2

2 4 5
16000. 169.
2000
20

160.	}	1900	}	13	}
20		2000		65	
3200.		2200			

210.	}	2520	}	10.
12		2300		
420		20		
210				
2520				

Amsterdam

Voir p. se documenter sur
l'auteur, la Biographie toulousaine
(1823) page 69. -

Recueil très rare -

Le curé Bordages - a dû faire
tirer à très petit nombre ses
œuvres - et les corriger de sa
main propre, en les offrant
à ses relations -

Impression toulousaine

de J. J. Robert 1786. -

Les notes qui accompagnent
l'ouvrage, sont des plus curieuses.

Don p. n. de la bibliothèque
de la ville de Paris
(1853) page 69. -

Recueil des lois
de la ville de Paris
sur le fait de la
ville de Paris de la
ville de Paris de la
ville de Paris de la
ville de Paris de la
ville de Paris de la

Journal de la ville de Paris
de la ville de Paris - 1786. -

Le livre qui se trouve
dans la ville de Paris

9

11, 13, 16, 18, 20, 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34, 36, 38, 40, 42, 44, 46, 48, 50, 52, 54, 56, 58, 60, 62, 64, 66, 68, 70, 72, 74, 76, 78, 80, 82, 84, 86, 88, 90, 92, 94, 96, 98, 100, 102, 104, 106, 108, 110, 112, 114, 116, 118, 120, 122, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 136, 138, 140, 142, 144, 146, 148, 150, 152, 154, 156, 158, 160, 162, 164, 166, 168, 170, 172, 174, 176, 178, 180, 182, 184, 186, 188, 190, 192, 194, 196, 198, 200, 202, 204, 206, 208, 210, 212, 214, 216, 218, 220, 222, 224, 226, 228, 230, 232, 234, 236, 238, 240, 242, 244, 246, 248, 250, 252, 254, 256, 258, 260, 262, 264, 266, 268, 270, 272, 274, 276, 278, 280, 282, 284, 286, 288, 290, 292, 294, 296, 298, 300, 302, 304, 306, 308, 310, 312, 314, 316, 318, 320, 322, 324, 326, 328, 330, 332, 334, 336, 338, 340, 342, 344, 346, 348, 350, 352, 354, 356, 358, 360, 362, 364, 366, 368, 370, 372, 374, 376, 378, 380, 382, 384, 386, 388, 390, 392, 394, 396, 398, 400, 402, 404, 406, 408, 410, 412, 414, 416, 418, 420, 422, 424, 426, 428, 430, 432, 434, 436, 438, 440, 442, 444, 446, 448, 450, 452, 454, 456, 458, 460, 462, 464, 466, 468, 470, 472, 474, 476, 478, 480, 482, 484, 486, 488, 490, 492, 494, 496, 498, 500, 502, 504, 506, 508, 510, 512, 514, 516, 518, 520, 522, 524, 526, 528, 530, 532, 534, 536, 538, 540, 542, 544, 546, 548, 550, 552, 554, 556, 558, 560, 562, 564, 566, 568, 570, 572, 574, 576, 578, 580, 582, 584, 586, 588, 590, 592, 594, 596, 598, 600, 602, 604, 606, 608, 610, 612, 614, 616, 618, 620, 622, 624, 626, 628, 630, 632, 634, 636, 638, 640, 642, 644, 646, 648, 650, 652, 654, 656, 658, 660, 662, 664, 666, 668, 670, 672, 674, 676, 678, 680, 682, 684, 686, 688, 690, 692, 694, 696, 698, 700, 702, 704, 706, 708, 710, 712, 714, 716, 718, 720, 722, 724, 726, 728, 730, 732, 734, 736, 738, 740, 742, 744, 746, 748, 750, 752, 754, 756, 758, 760, 762, 764, 766, 768, 770, 772, 774, 776, 778, 780, 782, 784, 786, 788, 790, 792, 794, 796, 798, 800, 802, 804, 806, 808, 810, 812, 814, 816, 818, 820, 822, 824, 826, 828, 830, 832, 834, 836, 838, 840, 842, 844, 846, 848, 850, 852, 854, 856, 858, 860, 862, 864, 866, 868, 870, 872, 874, 876, 878, 880, 882, 884, 886, 888, 890, 892, 894, 896, 898, 900, 902, 904, 906, 908, 910, 912, 914, 916, 918, 920, 922, 924, 926, 928, 930, 932, 934, 936, 938, 940, 942, 944, 946, 948, 950, 952, 954, 956, 958, 960, 962, 964, 966, 968, 970, 972, 974, 976, 978, 980, 982, 984, 986, 988, 990, 992, 994, 996, 998, 1000, 1002, 1004, 1006, 1008, 1010, 1012, 1014, 1016, 1018, 1020, 1022, 1024, 1026, 1028, 1030, 1032, 1034, 1036, 1038, 1040, 1042, 1044, 1046, 1048, 1050, 1052, 1054, 1056, 1058, 1060, 1062, 1064, 1066, 1068, 1070, 1072, 1074, 1076, 1078, 1080, 1082, 1084, 1086, 1088, 1090, 1092, 1094, 1096, 1098, 1100, 1102, 1104, 1106, 1108, 1110, 1112, 1114, 1116, 1118, 1120, 1122, 1124, 1126, 1128, 1130, 1132, 1134, 1136, 1138, 1140, 1142, 1144, 1146, 1148, 1150, 1152, 1154, 1156, 1158, 1160, 1162, 1164, 1166, 1168, 1170, 1172, 1174, 1176, 1178, 1180, 1182, 1184, 1186, 1188, 1190, 1192, 1194, 1196, 1198, 1200, 1202, 1204, 1206, 1208, 1210, 1212, 1214, 1216, 1218, 1220, 1222, 1224, 1226, 1228, 1230, 1232, 1234, 1236, 1238, 1240, 1242, 1244, 1246, 1248, 1250, 1252, 1254, 1256, 1258, 1260, 1262, 1264, 1266, 1268, 1270, 1272, 1274, 1276, 1278, 1280, 1282, 1284, 1286, 1288, 1290, 1292, 1294, 1296, 1298, 1300, 1302, 1304, 1306, 1308, 1310, 1312, 1314, 1316, 1318, 1320, 1322, 1324, 1326, 1328, 1330, 1332, 1334, 1336, 1338, 1340, 1342, 1344, 1346, 1348, 1350, 1352, 1354, 1356, 1358, 1360, 1362, 1364, 1366, 1368, 1370, 1372, 1374, 1376, 1378, 1380, 1382, 1384, 1386, 1388, 1390, 1392, 1394, 1396, 1398, 1400, 1402, 1404, 1406, 1408, 1410, 1412, 1414, 1416, 1418, 1420, 1422, 1424, 1426, 1428, 1430, 1432, 1434, 1436, 1438, 1440, 1442, 1444, 1446, 1448, 1450, 1452, 1454, 1456, 1458, 1460, 1462, 1464, 1466, 1468, 1470, 1472, 1474, 1476, 1478, 1480, 1482, 1484, 1486, 1488, 1490, 1492, 1494, 1496, 1498, 1500, 1502, 1504, 1506, 1508, 1510, 1512, 1514, 1516, 1518, 1520, 1522, 1524, 1526, 1528, 1530, 1532, 1534, 1536, 1538, 1540, 1542, 1544, 1546, 1548, 1550, 1552, 1554,